

COLLECTION PORTATIVE
D'OEUVRES CHOISIES
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PUBLIÉE PAR
L'ABBÉ MOZIN,
Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autres
ouvrages destinés à l'étude des langues allemande
et française,

ET PAR
CHARLES COURTIN,
Professeur des Sciences commerciales et des langues
française et allemande; ancien maître à l'institut
des Demoiselles et chef de celui de Commerce
à Mannheim.

~~~~~  
SECONDE SÉRIE.  
~~~~~

Troisième Livraison.

Stuttgart,
chez Charles Hoffmann,
libraire.

1 8 2 8

COLLECTION POSITIVE

THE GREAT BRITISH MUSEUM

AS PRESERVED IN THE MUSEUM

NUMBER 100

TABLE NO. 100

CHARACTER OF THE

British Museum
and Charles Johnson

1840

L'HERMITE
DE
LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

OU
OBSERVATIONS

SUR
LES MOEURS ET LES USAGES FRANÇAIS
AU COMMENCEMENT DU XIX^e SIÈCLE.

PAR
M. DE JOUY,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Deuxième Volume.

à Stuttgart,
chez Charles Hoffmann,
libraire.

1 8 2 8.

L'HERMITE

DE

LA CHASSE D'ANTIN

OU

OBSERVATIONS

sur

LES MOEURS ET LES USAGES PRÉSENTS
AU COMMENCEMENT DU XI^È SIÈCLE

par

M. DE BOUT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Paris chez la Citoyenne Lesclapart

chez Citoyen Hollmann

1788

les uns dans l'autre, mais séparés de l'empire de la mode. Tous sommes vos anticipés. La mode est votre ennemi, car elle ne vous laisse pas le temps de penser. Elle est le plus grand des maux.

DES ALBUM. *)

UN HOMME DE LETTRES DU MARAIS.

A L'HERMITE DE LA CHAUSSEE-D'ANTIN.

Nro. XIII. — 30 octobre 1811.

Non, M. l'Hermitte, nous ne sommes pas si retardés en civilisation que vous vous plaisez à l'insinuer. Si les modes de la Chaussée-d'Antin ne parviennent pas aussi promptement au Marais qu'à Vienne, à Berlin ou à Pétersbourg, elles ne laissent pourtant pas que d'y arriver; il ne nous faut pas plus de six mois pour être au courant. Dans le retard seul existe la différence entre mon quar-

*) Les *Album* sont des livres blancs destinés à recevoir des notes, des dessins, etc., etc. Il est peu de personnes qui ne les connaissent pas, et il en est beaucoup qui les connaissent trop.

(Note de l'Auteur.)

tier et le vôtre. C'est l'hémisphère austral que la rue Saint-Denis sépare de l'hémisphère boréal. Nous sommes vos Antipodes. La mode, qui est notre commun soleil, ne nous favorise pas ensemble; mais, quand notre tour est venu, son règne n'est ni plus long ni plus court dans notre climat que dans le vôtre. Quant au besoin de changer, croyez, que nos élégantes ne le cèdent aux vôtres sous aucun rapport.

Ainsi en est-il de nos élégans. Ne portent-ils pas des habits verts depuis plus d'un mois, et n'a-t-on pas vu dimanche dernier, au boulevard du Temple, trois calèches, de vieille forme à la vérité, mais traînées par deux chevaux plus dissemblables encore que ceux qui forment les attelages les plus admirés de la Chaussée-d'Antin? Le bois de Boulogne, M. l'Hermitte, ne diffère du bois de Vincennes et la Chaussée-d'Antin du Marais, que comme les riches diffèrent des pauvres. Aux riches les primeurs; mais l'année se passe-t-elle sans que tout le monde ait mangé des petits pois?

Les habits verts et les attelages dépareillés ne sont pas les seules innovations que votre exemple ait introduites chez nous dans le cours de cette année: ne vous devons-nous pas aussi les *Album*, que vous semblez avoir inventés

pour le bonheur d'un sexe et le désespoir de l'autre?

Inventés! Qu'ai-je dit, M. l'Hermitte? Pardonnez-moi ce trait d'humeur contre la bonne compagnie en général, et votre quartier en particulier. Je sais bien que votre quartier n'est pas celui des inventions. Y placer les inventeurs, c'est prendre vos jolies maisons pour des gale-tas: il y a de la mauvaise foi dans mon reproche; il y en a d'autant plus, que l'invention des *Album*, a en croire les uns, appartient aux Russes; aux Allemands, à en croire les autres; à en croire les uns et les autres, elle n'appartient point aux Français. En effet, le mot *Album* est-il français? Comme je ne suis pas assez familiarisé avec les langues modernes pour décider ici la question de propriété, d'après l'indice fourni par l'idiome, je laisse le problème à résoudre par quelque érudit de l'Académie celtique; mais je crois ne rien hasarder en affirmant que le mot *Album*, quelle que soit la langue à laquelle il appartient, ne peut signifier autre chose que *mélange, pot-pourri, confusion, galimatias, macédoine.*

Ces pauvres livres, sortis tout blancs de la main du relieur, et d'autant plus barbouillés qu'ils circulent dans le monde, ressemblent fort

aux enfans des hommes, qui perdent leur candeur à mesure que l'esprit leur vient.

Une héritière de la rue de Braque, nouvellement mariée à un riche banquier de la rue Caumartin, est la première dame qui ait fait connaître un *Album* dans le Marais. Elle arrive chez sa mère, un jour de boston, un livre relié en maroquin sous le bras. » Ferons-nous de la musique? lui dit sa cousine, trompée par la forme et la dimension du volume. — Nina prend cela pour une partition! — Et qu'est-ce donc? »

Pour couper court à toute discussion, la dame tire l'*Album* de son étui, et le livre à notre curiosité.

La confusion des langues n'était pas plus complète à la tour de Babel, M. l'Hermitte! Figurez-vous du français, du latin, du chinois, des dessins, des vers, de la musique, de la prose, voire même de l'algèbre, enfouis pêle-mêle dans le même recueil, rassemblés au hasard dans un livre fort semblable à celui de la Sibylle, à cela près qu'il contient moins d'oracles. C'est là que j'ai reconnu combien les arts nous fournissent de moyens divers de rendre la même idée, ce que les dames savaient avant moi. Le peintre avec son crayon, le poète avec ses vers, le prosateur avec ses lignes, le musicien avec ses notes, ex-

primaient tous le même sentiment ; sentiment non moins vif que discret, dont un algébriste démontrait élégamment la puissance à l'aide d'une équation.

Chaque morceau portait la signature de son auteur, signature que la dame proclamait avec une complaisance pareille à celle qu'un vainqueur mettrait à faire le dénombrement de ses captifs. En fait de conquêtes, les femmes sont peut-être plus insatiables que les héros. Notre jeune dame nous somma d'augmenter ses richesses ; l'*Album* fut offert à chacun ; on demanda de l'esprit à tout le monde, et personne ne fut assez impoli pour se dire en droit d'en refuser. Il me semblait voir la bourse des pauvres proménée par une aimable quêteuse ; avec cette différence qu'ici la charité bien ordonnée ne songeait qu'à soi, et que les pauvres formaient la majorité des contribuables. Mon tour vint. Comment refuser mon contingent ? Moi, qui ai étudié à Picpus, il y a quelque tems à la vérité ! moi, qui ai travaillé dix ans chez le procureur, en face de la maison de Beaumarchais ! moi, enfin, qui déjeûne tant que je le veux avec le Chansonnier sentimental, ce grand amateur d'huîtres, et pourvoyeur d'*Album*, s'il en fut ! Moitié d'invention, moitié de réminiscence, je fournis un impromptu. Ma réputation s'en accrut, mais

mon repos en souffrit. Et n'est-ce pas toujours aux dépens de la tranquillité qu'on obtient la gloire?

Satisfait de quarante-sept complimens, tant en vers qu'en prose, prélevés en une seule soirée sur les aimables du Marais, la belle émigrée regagna son hôtel avant trois heures du matin; mais elle avait inoculé sa maladie aux dames de sa famille, qui la communiquèrent à celles du voisinage, lesquelles la donnèrent à toutes les dames du quartier. Depuis ce jour, chaque dame du Marais veut avoir un *Album*. Dans les rues, dans les boutiques, dans les boudoirs, on ne voit plus que des *Album*. Les *Album* se sont glissés jusque dans les corbeilles de baptême, jusque dans les corbeilles de mariage. Vous rappelez-vous, M. l'Hermitte, l'empressement avec lequel les dames adoptèrent les *ridicules*, lors de la suppression des poches? C'est précisément la même chose. Chaque femme est inséparable de son *Album* comme de son *ridicule*. Bien plus: ces deux objets, loin de s'exclure, se sont liés jusqu'à se confondre. Un *Album* et un *ridicule* ne font plus qu'un. Renfermé dans le *ridicule*, l'*Album* marche avec nos petites-maîtresses, semblable à ces livres d'Heures que nos grand'mères faisaient porter dans des sacs de ve-lours quand elles allaient à la paroisse. Le di-

rons-nous, enfin ? Puisque, pour adapter le *ridicule* à cet usage, on a été forcé d'en changer la forme et la capacité, en prenant les *Album*, nos dames n'ont fait que changer de *ridicules*. L'un dans l'autre, ils se produisent dans toutes les sociétés. » Ne ferez-vous rien pour mon *Album*, vous qui avez mis de si jolies choses sur » l'*Album* de toutes ces dames ? « Telle est la phrase dont on salue aujourd'hui tout homme soupçonné de savoir lire et écrire. Le beau sexe est pressant, M. l'Hermitte ! si vous êtes exposé comme moi à ses éternelles réquisitions, comment faites-vous pour y suffire, tout hermitte que vous êtes ?

Je sais quelqu'un qui, sans trop de frais, s'est tiré d'embarras ; il a pris le parti de faire un protocole et de répondre par une phrase banale à une demande banale. Il inscrit mot pour mot le même compliment sur chaque *Album*, quels que soient l'âge et la figure de la propriétaire. Mais comme ces *Album* se confient et se comparent, je vous laisse à penser quelle opinion ce procédé a donné de sa fécondité.

Quant à moi, qui me pique de me renouveler toutes les fois que j'ai affaire à une beauté nouvelle, j'avoue que ma veine s'épuise, que je suis au bout de mon latin, et plus d'un galant hom-

me doit être dans le même cas au Marais et ailleurs.

L'état de nullité où nous sommes tombés n'est pas le seul inconvénient qui en résulte et qui puisse multiplier les *Album*. C'est au détriment de plus d'un genre d'entreprises, à la prospérité desquelles le concours de la versification est d'absolue nécessité, que les vers nouveaux vont s'engloutir dans ces espèces de cimetières qu'on pourrait appeler des *Innocens*. D'après les bruits qui courent dans la rue des Lombards, l'esprit y devient rare, et la cherté des devises doit faire hausser infailliblement le prix des *diablotins* et des *papillotes*. Au boulevard, les vaudevilles et les pastorales commencent à manquer et la scène est au moment d'y retomber sous l'empire de la pantomime, à défaut même de mélodrames. Le théâtre de l'Opéra-Comique, qui n'est pas non plus sans inquiétude pour son hiver, en revient déjà au poème de Sédaine. Le jury de l'Académie impériale de Musique ne dissimule pas que voilà bientôt cinq mois qu'on n'a présenté un nouvel ouvrage à son tribunal, et dit tout haut qu'il y a tout lieu de craindre que les compositeurs n'en soient réduits, avant peu, à se contenter des opéras de Quinault.

Ne serait-il pas possible, M. l'Hermite, de prévenir les malheurs, de concilier tous les intérêts,

de contenter tout le monde et les dames, sans trop exiger des beaux-esprits? Après y avoir mûrement réfléchi, je crois en avoir trouvé le moyen; le voici:

Une assemblée de poètes, prosateurs, mathématiciens, musiciens, orientalistes, hellénistes, grammairiens, peintres, dessinateurs, etc., serait convoquée dans un local d'une capacité suffisante, la rotonde de la Halle, par exemple; et là, si mon avis prévalait, il serait arrêté:

1. Les dames sont suppliées de ne plus adopter, pour leur *Album*, le format *in-folio*; de porter la modération jusqu'à se contenter du petit *in-quarto*, et même de la pousser jusqu'à permettre qu'à l'avenir tout *Album* ne comporte pas plus de 700 pages,

2. Sont également suppliées lesdites dames de ne plus exiger, pour lesdits *Album*, d'un peintre un tableau d'histoire: d'un compositeur une symphonie complète; d'un homme de lettres un chant tout entier en vers, ou tout un chapitre de prose, suivant le genre de talent d'icelui-ci. Le contribuable, à dater de ce jour, sera tenu pour acquitté, en fournissant, s'il est musicien, une romance dédiée à la propriétaire de l'*Album*; un couplet, un quatrain, ou une phrase même française, improvisée en l'honneur d'icelle, s'il est littérateur; ou, s'il est peintre, le portrait de la

propriétaire, non flatté, mais ressemblant, d'après l'aveu du modèle.

3. Il sera établi dans les principaux quartiers de la capitale, et ce dans un nombre qui sera réglé ultérieurement, proportionnellement au besoin, des entrepôts où l'on trouvera, à juste prix, des assortimens de vers ou de prose en toutes les langues vivantes ou mortes, de dessins et de musique, et de tous les genres d'équations de tous les degrés, sur des feuilles propres à être intercalées dans les *Album*: l'acquéreur n'aura plus qu'à signer.

4. Les gens de lettres, prosateurs, versificateurs, français ou étrangers, les dessinateurs, les peintres, les compositeurs de musique, les mathématiciens, les architectes, et autres personnes susdites, sont invités à traiter, avec les directeurs desdits entrepôts, du fonds de leurs portefeuilles, qui leur sera payé comptant, en raison composée de la valeur qu'y mettront les acheteurs et les vendeurs; ce qui ne peut qu'être favorable aux derniers.

Nota. On pourra se fournir en toute confiance auxdits entrepôts; car si les objets qu'on y tient en magasin ne sont pas tout-à-fait neufs, du moins seront-ils remaniés de façon à ne ressembler à rien: caractère qui les rend d'autant plus propres à être employés dans les *Album*.

Que dites-vous de ce projet, M. l'Hermite, vous rit-il? Associez-vous à moi : je prends un brevet d'invention, nous ouvrons boutique, et nous vendrons de l'esprit de *compte-à-demi*. Croyez-moi, la spéculation ne serait pas mauvaise; elle repose sur la paresse, l'impuissance et la vanité: nous ne manquerons pas de pratiques.

Si ma proposition ne vous agréé pas, gardez-moi le secret; si elle vous convient, adressez-moi votre réponse rue Sainte-Avoye, hôtel d'Asnière, vis-à-vis les Droits-Réunis, où j'ai l'honneur d'être, etc.

V. A. GALAND, de Fontenay-aux-Roses.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Le néologisme est passé de mode, et l'on paraît assez généralement décidé à s'en tenir à la langue de Racine, de Voltaire et de Buffon, jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé que l'adoption de mots nouveaux est commandée par le besoin de rendre des idées nouvelles. Comme ce besoin-là ne se fait pas encore sentir, nous nous permettons de signaler quelques locutions très-peu académiques, sans égard pour les cercles brillans où elles ont pris naissance. On avait autrefois du penchant pour quelqu'un, pour quelque chose; maintenant on a de l'attrait: il ne vient plus dans l'esprit de

telle ou telle femme aimable qu'elle verra, dans la journée, la personne qui l'intéresse; mais cette pensée *lui tombe dans le cœur*; et, en critiquant cette expression, on est forcé de convenir qu'elle ne manque ni de grâce ni de justesse. Si l'on veut absolument faire quelques emprunts à la langue anglaise, si riche des larcins qu'elle a faits à la nôtre, on peut essayer d'y naturaliser les mots *confortable, inoffensif, insignifiant*, et quelques autres qui n'ont point d'équivalent en français; mais rions de l'affectation ridicule de ceux qui *déclinent* une visite quand ils peuvent l'é luder, qui sont *désappointés* au lieu d'être trompés dans leur attente, qui se plaignent d'avoir *les esprits bas* quand ils sont tristes ou maussades, et qui croient, en parlant mal français, nous donner la preuve qu'ils parlent anglais à merveille.

LES SÉPULTURES.

*Totus hic locus est contemnendus in nobis, non
negligendus in nostris.* CICER., Tusc.

*On peut négliger ces choses pour soi-même, et
on est coupable de les négliger pour les siens.*

Ne more shall them rire from their loxd bed.
GRA'S, Eleg.

Ils ne sortiront plus de leur sombre demeure.

Nro. XIV. — 2 novembre 1811.

En jetant les yeux sur l'Almanach, pour y chercher la date du jour où devait paraître ce discours, j'ai lu : Samedi, 2 novembre, LES MORTS. Ce dernier mot a changé, malgré moi, le cours de mes idées ; je me suis senti entraîné à des réflexions au milieu, desquelles je ne hais point de me recueillir, mais qu'il m'importait d'éloigner au moment de m'occuper d'un travail qui demar-

de, pour l'ordinaire, une toute autre disposition

d'esprit. Dans l'espoir de donner le change à mes pensées, en m'occupant d'objets extérieurs, j'étais sorti de chez moi; et, marchant au hasard, je remontais la rue de Clichy. Parvenu à la barrière, je rencontre un convoi qui s'acheminait vers le cimetière Montmartre: cette circonstance me rend à mes tristes méditations; je suis machinalement le cortège, et j'entre dans [ce *Champ du Repos*, à la suite de celui qui n'en devait plus sortir.

Fatigué de ma course, je m'assieds derrière un treillage, sur une pierre d'inscription qui n'était point encore posée, et je laisse errer mon esprit dans cet abandon mélancolique que Montaigne appelle *une volupté sérieuse*. Ma première réflexion me conduisit à me demander pourquoi le respect qu'on a pour les morts, celui qu'on porte à leurs dépouilles, est, en tout pays, en raison inverse du degré de la civilisation. En effet, quelle cérémonie, quel usage de l'Europe peut être comparé au culte funéraire des peuples sauvages? Ces jeunes Canadiennes arrosant de leur lait la tombe de leurs enfans; ces veuves de la Floride se dépouillant chaque année de leur chevelure pour en parer les buttes pyramidales sous lesquelles sont ensevelis leurs époux; ces habitans des bords de l'Orénoque conservant avec tant de soin les squelettes de

leurs pères, qu'ils ornent de plumes, de bracelets et de colliers, sont des images d'un tout autre intérêt que ces froides obsèques en usage chez les peuples civilisés. Je me rappelais ces tombeaux de Turcs, des Indiens, que la piété des familles entretient avec des soins si touchans, autour desquels fleurissent les arbustes et les plantes les plus précieuses; où de nombreuses fontaines rafraîchissent et purifient l'air; et, en comparant ces cimetières des peuples orientaux (qu'à l'exemple des Romains nous appelons barbares) avec les objets de même nature que j'avais alors sous les yeux, j'avoue que le reproche de *barbarie* me paraissait, dans ce cas du moins, bien injustement appliqué. Le cimetière de Montmartre, par sa position élevée, par la nature et la disposition du sol, est éminemment propre à la destination qu'il a reçue; et cette vaste enceinte, qu'entoure si misérablement une muraille de terre, pourrait, à peu de frais, sous la direction d'un homme de goût, devenir un des lieux les plus pittoresques des environs de cette capitale. La partie la plus susceptible d'embellissement est un petit vallon formé par l'inégalité du terrain, au fond duquel on a placé les premiers tombeaux. Les plus anciens ne remontent pas à plus de dix ou douze ans; mais ce court espace de tems a suffi pour consoler presque tous ces

parens inconsolables; en style lapidaire, qui laissent croître aujourd'hui la mousse sur la pierre sépulcrale, sans doute pour en effacer, aux yeux des vivans, les sermens trompeurs qu'ils ont faits aux morts. Déjà, faute de culture, les fleurs qu'on avait plantées autour de ces tombeaux sont devenues sauvages, et la ronce a couvert le chemin qui y conduisait. Je cherchais à découvrir quelque tombe honorée par d'illustres dépouilles; le nom de *Greuse*, inscrit seul sur une pierre de liais, frappa le premier mes regards: ce peintre du sentiment et de la vertu n'avait pas besoin d'un autre éloge. A quelques pas de lui repose *Fragonard*: une inscription modeste fait connaître son nom, son âge et son pays: tous les amateurs ont connu son talent. Un léger bruit que je crus entendre assez près de moi attira mon attention; je m'avançai doucement, et je vis, avec une émotion que je ne puis décrire, *) une jeune femme prosternée sur une tombe qu'elle couvrait de baisers, et contre laquelle venaient expirer ses sanglots; j'avais peine à retenir les miens: elle m'aperçut, et s'éloigna lentement en baissant son voile. Je ne respectai point le secret de sa douleur; j'entrai dans l'étroite enceinte qu'elle quit-

*) Je n'invente pas un fait, je le cite

fait, et je le vis sur la pierre encore humide de
ses larmes :

AGLAE DÉFIOR, MORTE A L'AGE DE 12 ANS,

LE 27 JOUT 1808.

et au-dessous :

*Repose en paix, aimable et douce fille,
Et l'amour et l'espoir de ta triste famille!
A peine tu vécus, hélas! quelques printems!
Dans nos cœurs désolés tu vivras plus long-tems!*

Excellente et malheureuse mère!....

A l'autre extrémité du vallon, je remarquai le
tombeau du vicomte de la Tour-du-Pin, mort avant
la révolution, sur lequel sont gravés ces vers de
Pabbé Delille :

*D'un sang cher aux Français rejeton glorieux,
Aimable dans la paix, intrépide à la guerre,*

Philosophe chrétien, héros religieux,

Nous le cherimes sur la terre,

Et nous l'invoquons dans les cieux.

Les monumens les plus remarquables, du
moins par leurs décorations, se trouvent sur la
hauteur : je me suis arrêté près de celui d'une
femme dont la mémoire vivra toujours dans le
cœur de tous ceux qui l'ont bien connue; l'ins-

cription suivante ne contient qu'une partie de son éloge :

*Paix éternelle à la cendre sacrée
 Que renferme ce monument,
 Dernier séjour d'une femme adorée,
 Modèle de vertu, d'amour, de dévouement!
 Épouse, fille, sœur ou mère,
 Elle honora ces titres qu'on révère:
 Toujours vivante dans autrui,
 Jamais l'amitié sur la terre
 N'eut un plus digne sanctuaire,
 Et jamais le malheur n'eut un plus ferme appui.*

Au milieu d'une foule de noms ignorés, d'épithètes aussi fastueuses que mensongères, je vis briller le nom du chantre des *Saisons*. Une amie de cinquante ans a cru faire assez pour la mémoire de *Saint-Lambert*, en indiquant la place où repose sa cendre.

Après m'être arrêté un moment près du tombeau de *Mme Dubocage*, où l'on a gravé trop superficiellement ces mots :

ON L'ADMIRA POUR SES TALENS,

ON L'AIMA POUR SES VERTUS.

Je me préparais à quitter le cimetière Montmartre pour me rendre à celui de Mont-Louis, lors-

que je vis sortir de l'enceinte du treillage, où je m'étais reposé en arrivant, un jeune homme dont la figure portait le caractère de la plus profonde douleur; il avait déposé, sur un petit monument en forme d'autel antique, une couronne à laquelle étaient attachés ces vers:

Son fils, en la perdant, perd sa félicité:

Il ne lui reste plus que son exemple à suivre;

Ce modèle accompli de vertus, d'équité,

Ne paya qu'en cessant de vivre

Son tribut à l'humanité.

Cet acte de piété filiale me rappela ces vers aimables du poëme de *la Maison des Champs*; je crus voir avec M. Campenon,

... Ces murs, ce cimetière,

Où, vers le soir, délivré de tout soin,

Quelque orphelin, sur une froide pierre,

Apporte encore sa douleur sans témoin.

Pourquoi n'orne-t-on pas davantage la demeure des morts? Pourquoi ne cherche-t-on pas à vaincre, en partie, la répugnance qui éloigne les vivans de ces lieux où chaque pas leur offre de si touchantes leçons de morale? Que celui que sa douleur ne conduit pas dans cette triste enceinte, examine avec quelque attention les tombes qui l'entourent; elles lui découvriront les secrets des

familles. Voyez ce simple mausolée: la pierre indique qu'il y a quarante ans qu'une pauvre mère y repose; mais les fleurs y croissent encore; le mousseron, les ronces n'en dérobent pas la vue; au retour du printems, une main pieuse vient y semer les premières violettes: ne craignez pas de prononcer que cette tombe appartient à une famille de gens de bien.

Le trajet est long de Montmartre à Mont-Louis; j'en profitai pour me rendre compte des sensations diverses que j'avais éprouvées à la vue de tant de tombeaux entassés sans ordre, dans un espace beaucoup trop étroit, malgré son étendue, *tant les rangs sont pressés, tant la mort est prompte à remplir les places!* Je regrettai l'antique usage des sépultures particulières, de ces tombeaux de famille qui donnaient un si grand prix au manoir paternel, et je me souvins de l'impression que j'avais reçue quelques jours auparavant, lorsque, me promenant un matin dans les jardins délicieux du V***, je me trouvais dans un réduit solitaire dont l'inscription suivante indique si philosophiquement la destination:

Inséparable même au sein de la poussière,

Dans ce paisible enclos une famille entière

A choisi son dernier séjour.

Qui sait quand ce sera son tour ?

La plus jeune y vient la première.

Tout occupé d'un projet de réforme des cimetières auxquels j'imaginai de substituer, au Mont-Valérien, *une ville des Morts*, où le riche aurait encore son palais, où le pauvre aurait encore sa cabane, j'arrivai, sans m'en apercevoir, sur les hauteurs de Charonne, en face de la maison du P. Lachaise, et j'allai m'asseoir quelques momens sur la terrasse, dans une des plus belles situations de Paris. Comment ne pas réfléchir sur l'instabilité des choses humaines en contemplant les changemens qu'un siècle a produits dans la destination d'un même lieu ? Cet édifice, dont les ruines s'élèvent maintenant au milieu des tombeaux, fut jadis la maison de plaisance du confesseur de Louis XIV, de ce jésuite si puissant près de cet orgueilleux monarque. Les disciples de Jansénius et ceux de Molina reposent en paix dans cette enceinte, où jamais ils ne se sont rencontrés vivans ; et les opinions pour lesquelles ils se sont livrés une guerre si cruelle sont tombées, comme eux, dans le plus profond oubli.

En parcourant ces vastes jardins de la mort, le premier tombeau sur lequel s'arrêtent mes yeux était consacré à l'amour conjugal :

*Sponso, parentibus, proximis,
Et pauperibus flebilis.*

Tout auprès de la place où gît l'épicier Nau, on remarque une petite croix en bois noir, au-dessous de laquelle une inscription, presque entièrement effacée, indique à peine aux passans attentifs que c'est là que repose une princesse de Lorraine; reine de France, épouse de Henri III. Dans les tems plus heureux que ceux qui suivirent la Ligue, elle eût trouvé sa place sous les voûtes de Saint-Denis; l'art des plus habiles sculpteurs eût décoré son mausolée; du moins un peu de terre couvre aujourd'hui ses cendres!... Quel est l'homme sensible, l'ami des lettres, du talent et de la vertu, qui pourrait se décider à quitter l'enceinte où repose l'auteur de *Claire d'Albe* et d'*Amélie Mansfield*, sans payer à sa cendre un douloureux tribut de regrets? Mais c'est en vain qu'il cherchera la place qui la renferme; nulle épitaphe ne l'annonce, nul monument ne l'indique. Celle dont la réputation fut le chagrin de sa vie; qui s'affligea de s'être placée à son insu au premier rang des écrivains de son sexe, n'a révélé qu'à ses amis le secret de sa tombe, et leur a recommandé de la pleurer en silence.

Je terminerai cet article (que je devrais peut-être chercher à excuser aux yeux du plus grand

nombre de mes lecteurs) par une remarque dont je garantis l'exactitude, et dont je me réserve de rechercher une autre fois la cause: c'est que la très-grande majorité des individus enterrés à Mont-Louis étaient parvenus à cet âge où la mort est un droit, et non un sacrifice, tandis que le cimetière de Montmartre donne lieu à une observation directement contraire.

nombre de mes lecteurs) par une renouveau de
je garantis l'exactitude, et dont je me réserve de
rechercher une autre fois la cause: c'est que la
très-grande majorité des individus entrés à Mont-
Louis étaient parvenus à cet âge où la mort est
un droit, et non un sacrifice, tandis que le cin-
quième de Montmartre donne lieu à une chère

RECHERCHES SUR L'ALBUM

ET SUR LE CHIFFONNIER SENTIMENTAL.

Nro. XV. — 8 novembre 1811.

MONSIEUR L'HERMITE, un de vos Correspondans a publié dans votre feuille une critique très-ingénieuse de la mode des *Album*; mais il ne s'est pas aperçu qu'il favorisait lui-même l'abus qu'il voulait attaquer; car un journal est-il autre chose qu'un *Album*, où l'imprimeur engage ses amis et ses connaissances à déposer le tribut de leur esprit et de leur imagination, s'ils en ont? Cette réflexion m'a porté à faire quelques recherches sur l'origine des *Album*, et sur l'étendue qu'on peut donner à leur signification.

On en découvre la première trace dans ce sentiment d'orgueil ou d'exaltation qui nous invite à laisser des signes de notre passage dans les

lieux où l'on n'arrive pas sans péril ou sans quelque intention remarquable. De là ces inscriptions qui couvrent les rochers de la fontaine de Vaucluse, les pyramides de Gizé, la flèche du clocher de Strasbourg; de là ces *ex voto* que les pèlerins et les pèlerines philosophes allaient attacher au tombeau de Rousseau à Ermenonville, ou à la niche qui renferme son buste à l'Hermitage de Montmorenci; la plus célèbre des inscriptions de ce genre est celle que le second de nos poètes comiques traça sur l'*Album* du cercle polaire;

Sustinus hic tandem nobis ubi desuit orbis.

Ce procédé peut s'appeler l'*Album à plein vent*. Vient ensuite l'*Album des murailles*. Cette nouvelle espèce est encore plus riche que la précédente. On sait que les malades ou les empiriques décrivaient sur les murs du temple d'Esculape les maladies et les remèdes qui les avaient guéris. Hippocrate recueillit ces devises, et le premier et meilleur livre de médecine fut un *Album*. Dans tous les tems, les murs des prisons, des corps-de-garde, des écoles, des auberges, ont été des registres ouverts aux *impromptus* des hommes. La plume, le crayon, le stylet, le pinceau, se sont distingués à l'envi sur ces tables enfumées. On en a retrouvé l'empreinte dans les

ruines d'un corps-de-garde d'Herculanum. On en cite mille traits, depuis le terrible cri de vengeance du proscrit de Florence,

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,

jusqu'aux arabesques des écoliers de nos lycées. Les auberges offrent, surtout en ce genre, la plus riche moisson à faire. On ne saurait nombrer toutes les choses gaies, spirituelles, originales, que les Français y ont déposées depuis vingt ans dans leur fréquens passages sur les routes d'Italie et d'Allemagne. J'ai lu sur la même muraille, à côté d'une pensée digne de Pascal ou de la Bruyère, un quatrain qui ferait envie parmi nous au héros du distique; et au-dessous des chiffres tracés par la main avare du fournisseur, l'énergique serment d'amour d'un carabinier. Est-ce qu'aucun postillon littéraire n'ira sauver ces trésors que menace à chaque instant le balai d'une servante?

Passons maintenant à l'*Album* vulgaire, c'est-à-dire à celui qui se forme aux dépens d'un registre blanc, et qui exige le concours de deux volontés. L'origine en est noble, sainte, majestueuse. Saint Bruno avait fondé, au sein des Alpes, le berceau de son ordre; tout voyageur y était reçu pendant trois jours avec une hospitalité grave et décente. Au moment du départ,

on lui présentait un registre, en l'invitant à y écrire son nom, qu'il accompagnait ordinairement de quelques phrases inspirées. L'aspect des montagnes, le bruit des torrens, le silence du monastère, la religion grande et formidable, les religieux humbles et macérés, le tems méprisé et l'éternité partout présente, devaient faire naître, sous la plume des hôtes qui se succédaient dans ces augustes demeures, de hautes pensées et de touchantes expressions. Aussi quelques-uns de nos poètes vivans ont déposé dans ce répertoire des vers justement célèbres. Qu'est devenu ce registre si singulier et si précieux ? Les solitaires l'ont-ils emporté dans leur émigration ? Serait-il enterré dans quelques obscures archives de la ville de Grenoble ? Qu'on ne soit point étonné de mon inquiétude sur son sort ; car l'*Album* de la grande Chartreuse est incontestablement le père et le modèle de tous nos *Album*.

Votre correspondant ne manquera pas de dire que la postérité du grand *Album* a bien dégénéré. Cependant il est assez doux de réunir ainsi des traits de tous ceux qu'on aime ou qu'on admire. Quelquefois, il est vrai, c'est l'amour-propre qui impose ce léger tribut à la gloire et à l'amitié ; mais l'amour-propre tient tant de place dans le bonheur, qu'on peut lui pardonner un peu d'importunité, sauf le droit de représailles.

L'avenir d'ailleurs donnera de la valeur à ces petits recueils auxquels les contemporains ne savent donner que des ridicules. Les Anglais mettent du prix aux *fac simile*, qui ne sont que des imitations fidèles de l'écriture des personnages célèbres. La *Guirlande de Julie* a, je crois, été vendue 11,000 fr. dans un encan public. Il y a, même au Marais, des *Album* bien supérieurs en esprit et en variété à ces insipides madrigaux de l'hôtel de Rambouillet. Je ne serais point surpris que, dans cinquante ans, de petites-filles se mariassent en apportant pour dot l'*Album* de leurs sensibles grand'mères; dans un siècle de mathématiques, cette considération n'est pas à dédaigner.

En poursuivant mes recherches, j'ai découvert un autre usage qui est encore peu connu, mais qu'on peut regarder comme un perfectionnement de l'*Album*, et comme l'*ultimatum* de l'amitié passionnée. On le doit à quelques dames tendres et nerveuses à qui leur vague inquiétude ne permet jamais d'habiter long-tems dans le même lieu. Sans cesse elles voyagent, et sans cesse elles se passionnent pour ceux ou celles qu'elles ont vus une semaine, un jour, une heure; elles ne peuvent s'en détacher, si elles n'emportent un souvenir de leur part, un léger don qui ait tenu à leur personne. C'est un anneau, un col-

lier, un vieux ruban, une plume, une fleur sèche, un fragment de gaze ou d'oripeau. Rien n'est froid, rien n'est vif dans ces faveurs symboliques: on ne trouverait pas même étrange l'affection de ce vilain Vitellius, qui portait dans son sein un soulier de la fameuse épouse de Claude. Quand ces belles conquérantes reviennent dans leur patrie chargées de si chères dépouilles, leur premier soin est de les disposer d'une manière convenable au besoin de leurs cœurs. Les unes les déploient dans le *Temple de l'Amitié*, construit au milieu d'un parc romantique; les autres en décorent un boudoir retiré, qui devient la *Chapelle des Souvenirs*. Le plus grand nombre se contente de les arranger dans un meuble précieux. Comme ce dernier usage est le plus commun, le meuble qu'on y destine prend le nom générique de *Chiffonnier Sentimental*, qui s'applique à toutes les collections de ce genre, quel que soit leur dépôt; mais au reste, dans le temple, dans le boudoir ou dans le chiffonnier, ces innombrables débris de parure ou de vêtement, que des esprits grossiers appelleraient la friperie de l'Europe, sont étiquetés soigneusement, avec la date, le lieu et le nom de la personne qui a fait le don. On sent bien que, sans ces précautions, les dames, dont la sensi-

bilité a un emploi si étendu, seraient exposées à faire beaucoup de méprises dans les objets de leur culte et dans la mesure de leur idolâtrie.

J'en suis fâché pour les dames françaises, mais ce n'est point à elles qu'est due l'invention du *Chiffonnier Sentimental*. Je ne doute pas qu'elles ne l'adoptent et ne le perfectionnent aussitôt qu'il leur sera connu: une mode n'entre dans le domaine de l'histoire qu'autant que leur aimable génie y a mis le sceau. Je dois donc me borner à dire que le *Chiffonnier Sentimental* a été ébauché par les ames les plus tendres et les cœurs les plus palpitans de l'Angleterre et de la Pologne. Il semblerait d'abord que de telles conceptions dussent appartenir aux imaginations du Midi; mais, hélas! il n'en est rien. Les climats ardens consomment trop vite les souvenirs. Les dames y portent dans leurs affections un positif désespérant pour nous autres mélancoliques; c'est là que les absens ont tort, et qu'un *Chiffonnier Sentimental* serait bientôt rélégué au garde-meuble.

J'espère que nos dames lui feront un meilleur accueil: en recevant ce présent des régions hyperborées, ne pourront-elles pas leur rendre, en échange, de la monnaie française, telle que les charivaris de broches, les bagues hiéro-

glyphiques de l'alphabet des pierres de couleur? Mais je pense que, pour divulguer ces mystères, vous avez un *Hermite de la Chaussée-d'Antin* dont l'esprit est plus riche et l'observatoire mieux situé que le mien.

P. E. L.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Les travaux de la nouvelle rue qui doit, en rejoignant celle de Tournon, se prolonger jusqu'au palais du Luxembourg, se poussent avec la plus grande activité. Cet édifice, commencé en 1515, sous le règne de Marie de Médicis, fut exécuté sur les dessins de Jacques Desbrosses, et l'on court encore y admirer cette belle galerie où Rubens peignit l'histoire entière de cette reine, dont le titre le plus glorieux est d'avoir été l'épouse de Henri IV. Construit sur le terrain où fut autrefois l'hôtel de Luxembourg, ce palais en a conservé le nom. Après avoir été successivement habité par Marie de Médicis, par cette belle duchesse de Berri, de scandaleuse mémoire, et par le comte de Provence, à qui Louis XVI. en avait fait don, le Luxembourg a reçu, depuis quelques années, une destination digne de sa magnificence, en devenant le palais du Sénat-Conservateur. En-

tre autres embellissemens exécutés depuis peu, on admire le superbe escalier qui conduit à la salle des séances, où se trouvent les statues des généraux Kléber, Hoche, Desaix, Dugommier, Joubert, Caffarelli, Marceau, et celles de nos plus célèbres orateurs. Cet escalier est l'ouvrage de M. Chalgrin; et quelque critique qu'il ait essuyée, nous pensons qu'il fait honneur au talent de cet habile architecte.

Les jardins, augmentés des terrains provenant du cloître des Chartreux, sont aujourd'hui, par leur étendue, leur disposition, et la grande quantité de statues qui les décorent, au nombre des plus beaux jardins de l'Europe; ce sont les Tuileries du Pays-Latin. Les élèves de l'École de Droit viennent s'y délasser, auprès des jolies et modestes bourgeoises de la rue de Vaugirard et de l'Estrapade, des fatigantes études de Cujas et de Justinien: quelques étudiants en médecine, pressés d'obtenir le funeste diplôme, y commentent, dans la solitude des allées latérales, les Aphorismes d'Hippocrate ou la Pharmacopée de Beaumé: les rentiers de la rue d'Enfer viennent y prendre le frais, et quelques choristes des Bouffons y fredonner à jeun *le finale del Matrimonio segreto* ou *de' Nozze di Dorina*.

Les décorations extérieures des boutiques acquièrent chaque jour un nouveau degré de recherche et d'élégance: aussi lorsqu'il arrive qu'un marchand fait de mauvaises affaires, l'huissier qui vient saisir dresse dans la rue la plus grande partie de son procès-verbal. Au nombre des magasins qui se distinguent par ce luxe d'étalage, nous citerons la parfumerie de M. Tessier, la pharmacie de M. Lescot, la distillerie de M. Fargeon, et la manufacture d'armes de M. Pirmet, que l'on décore en ce moment. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus élégant, de plus riche et de meilleur goût, que les ornemens extérieurs de ce magasin; tous les attributs de la guerre et de la chasse y sont ajustés et distribués de la manière la plus ingénieuse. Mais tout ce faste des magasins modernes obtient à peine quelques regards de la multitude, tandis qu'elle se presse autour du modeste étalage du libraire de la rue du Coq. Cette boutique a ses habitués, qui n'ont jamais mis le pied dans l'intérieur: ils se contentent d'examiner, à travers les vitres, toutes les belles choses offertes à leur curiosité; de passer en revue les caricatures nouvelles, les costumes de théâtre, les portraits d'acteurs et de musiciens, les uniformes des troupes françaises et

étrangères, les mises du bon goût, les meubles de bon genre; et nous citerions telle personne de bon ton qui, de son aveu, passe plus agréablement une heure devant la boutique de Martinet qu'à la représentation d'un des chefs-d'œuvre de Molière.

CORRESPONDANCE.

Nro. XVI. — 12 novembre 1811.

Je fais chaque jour l'expérience qu'il est impossible d'écrire dix lignes, sur quelque sujet que ce soit, sans compromettre dix intérêts particuliers, sans froisser vingt amours-propres: les reproches, les plaintes, les réclamations, m'arrivent de tous côtés; et, chose assez ordinaire, les uns se plaignent de ce dont les autres se louent (car je reçois bien, de loin en loin, quelques lettres de remerciemens). Pour diminuer et simplifier un peu ma Correspondance, je commencerai ce discours par un *petit avis*, dont chacun de ceux qui m'ont écrit prendra sa part sans que je sois obligé de la lui faire.

Je prévien donc *ceux-ci* que le Bulletin de Paris n'est pas le journal d'Indications, et que les inventeurs de nouveautés, les auteurs de dé-

ouvertes, les marchands qui cherchent à se mettre en vogue, peuvent se dispenser de solliciter une insertion qu'ils n'obtiendront pas, même au prix de certaines *légitimations*. Je déclare à *ceux-là* qu'ils doivent chercher un autre canal pour faire circuler la médisance, les noirceurs et les calomnies, un autre champ pour leurs intrigues, un autre instrument pour servir leur haine; enfin, je recommande à *tous* de ménager mon tems et leur papier, en ne m'écrivant que lorsqu'ils auront véritablement quelque chose d'intéressant à dire au public. Cela convenu, je choisis, entre toutes les lettres qui me sont parvenues, celles qui me paraissent de nature à pouvoir être mises sous les yeux de mes lecteurs.

Paris, le 12 novembre 1811.

Il y a deux mois, M. l'Hermitte, que j'étais entièrement de votre avis sur l'éducation des jeunes filles; *) je soutenais avec vous qu'elles ne pouvaient être nulle part mieux élevées que dans la maison paternelle; et c'est, je crois, le seul point sur lequel j'aurais été capable de ne point

*) Voyez le Nr. VII.

céder à ma femme, si l'expérience, contre laquelle viennent échouer tous les raisonnemens du monde, ne s'était déclarée en sa faveur. Je m'explique: vous saurez d'abord que je suis le mari d'une femme qui n'a d'autre tort à mes yeux que d'avoir le caractère, l'esprit et le langage un peu romanesques; nous avons deux filles, dont le bonheur a toujours été notre première et notre plus douce occupation; mais nous voulions y travailler par des moyens différens. Sans être tout-à-fait de l'avis de M. de L....., qui voudrait qu'on enfermât les femmes à la manière des Orientaux, je suis très-porté à croire qu'une vie plus sédentaire, des plaisirs moins bruyans, des talens et des vertus plus modestes, ajouteraient beaucoup à leur considération et à notre repos. Ma femme, dont les idées sur ce chapitre sont diamétralement opposées aux miennes, me répétait sans cesse, dans un jargon auquel j'ai eu beaucoup de peine à m'habituer, » que les jeunes filles sont des fleurs, et que leur culture doit avoir pour objet d'ajouter aux charmes dont la nature les a dotées. Je répondais qu'on s'occupe trop des fleurs, et qu'on néglige les fruits; bref, de métaphore en métaphore, nous finissions par nous disputer d'autant plus sérieusement que nos filles grandissaient, et qu'il ne fallait plus discourir, mais se décider sur l'é-

ouvertes, les marchands qui cherchent à se mettre en vogue, peuvent se dispenser de solliciter une insertion qu'ils n'obtiendront pas, même au prix de certaines *légitimations*. Je déclare à *ceux-là* qu'ils doivent chercher un autre canal pour faire circuler la médisance, les noirceurs et les calomnies, un autre champ pour leurs intrigues, un autre instrument pour servir leur haine; enfin, je recommande à *tous* de ménager mon tems et leur papier, en ne m'écrivant que lorsqu'ils auront véritablement quelque chose d'intéressant à dire au public. Cela convenu, je choisis, entre toutes les lettres qui me sont parvenues, celles qui me paraissent de nature à pouvoir être mises sous les yeux de mes lecteurs.

Paris, le 12 novembre 1811.

Il y a deux mois, M. l'Hermite, que j'étais entièrement de votre avis sur l'éducation des jeunes filles; *) je soutenais avec vous qu'elles ne pouvaient être nulle part mieux élevées que dans la maison paternelle; et c'est, je crois, le seul point sur lequel j'aurais été capable de ne point

*) Voyez le Nr. VII.

céder à ma femme, si l'expérience, contre laquelle viennent échouer tous les raisonnemens du monde, ne s'était déclarée en sa faveur. Je m'explique: vous saurez d'abord que je suis le mari d'une femme qui n'a d'autre tort à mes yeux que d'avoir le caractère, l'esprit et le langage un peu romanesques; nous avons deux filles, dont le bonheur a toujours été notre première et notre plus douce occupation; mais nous voulions y travailler par des moyens différens. Sans être tout-à-fait de l'avis de M. de L....., qui voudrait qu'on enfermât les femmes à la manière des Orientaux, je suis très-porté à croire qu'une vie plus sédentaire, des plaisirs moins bruyans, des talens et des vertus plus modestes, ajouteraient beaucoup à leur considération et à notre repos. Ma femme, dont les idées sur ce chapitre sont diamétralement opposées aux miennes, me répétait sans cesse, dans un jargon auquel j'ai eu beaucoup de peine à m'habituer, » que les jeunes filles sont des fleurs, et que leur culture doit avoir pour objet d'ajouter aux charmes dont la nature les a dotées. Je répondais qu'on s'occupe trop des fleurs, et qu'on néglige les fruits; bref, de métaphore en métaphore, nous finissions par nous disputer d'autant plus sérieusement que nos filles grandissaient, et qu'il ne fallait plus discourir, mais se décider sur l'é-

ducation qu'on leur donnerait. Ma femme, qui vit bien cette fois qu'il n'y avait pas moyen de tout obtenir, proposa un *mezzo termine* plus raisonnable qu'à elle n'appartenait. » Nous avons deux filles, me dit-elle; chargez-vous de l'éducation de *Louise* (c'est l'aînée); moi, je surveillerai celle de *Palmire*, et nous verrons, par les résultats, qui de nous deux aura suivi la meilleure route. » Ce plan arrêté, *Palmire* a été mise en pension chez Mme C....., où elle a reçu l'éducation la plus brillante, tandis que sa sœur, élevée sous mes yeux, n'a pas quitté la maison paternelle. Ces deux éducations si différentes ont eu tout le succès que chacun de nous pouvait espérer. *Palmire* est citée partout comme un modèle d'élégance, de grâce et de talents; *Louise* possède au plus haut degré toutes les qualités solides, toutes les vertus domestiques: elles sont également bien partagées sous le rapport de la figure, elles ont droit à la même dot; et cependant (car il faut bien convenir du fait lors même qu'il prononce contre moi) il s'est présenté un grand nombre de partis pour la cadette, que nous venons de marier de la manière la plus avantageuse avec un entrepreneur des vivres, riche de plus de 40 mille livres de rente, tandis que ma *Louise* n'a encore été demandée que par un vieux médecin et un jeune auteur. Qu'en

dites-vous, M. l'Hermite? que deviennent, à l'application, mes principes et les vôtres, et que faut-il que je réponde à ma femme quand elle m'accable du poids de mon propre exemple?

J'ai l'honneur d'être, etc.

GEORGES FRÉMONT.

Je ne répondrai pas, avant un an, à la lettre de M. Georges Frémont; en y réfléchissant, il devinera pourquoi j'ai besoin d'un aussi long délai.

Versailles, 28 octobre 1811.

Monsieur l'Hermite, de quoi vous mêlez-vous? Parce que vous n'avez point d'enfans, est-ce une raison pour tourmenter ceux des autres? Avec vos maudites observations sur les pensionnats de jeunes demoiselles, sur les distributions de prix, vous êtes cause que me voilà reléguée à Versailles, où je trouverai un mari quand il plaira à Dieu. Mon pere, pour qui les articles de *son* journal sont des articles de foi, n'a pas manqué d'adopter vos dernières rêveries sur l'éducation, et par la même raison qui l'avait décidé, il y a trois ans, à me faire élever dans une des pensions les plus brillantes de la capitale, dont le journal qu'il recevait alors avait

fait l'éloge, il vient de m'en retirer brusquement par déférence à l'opinion que vous avez manifestée dans un de vos derniers articles. J'étais si heureuse dans ma pension ! La matinée se passait à étudier mon piano, à filer des sons, à dessiner des fleurs : il est vrai que j'avais une heure d'étude très-sérieuse, que j'employais à traduire quelques sonnets de Pétrarque, quelques *octaves* de l'Arioste ; mais en récompense, la soirée entière était consacrée aux *gavottes*, aux *cosaques*, aux *montférines*, à toutes ces danses de caractère où j'aurais excellé, de l'aveu même de mes rivales. Grâce à vous, je suis rentrée sous le toit paternel avant que mon éducation soit achevée, sans avoir appris le *pas russe* et la *danse du schall*, sans savoir jouer du tambour de basque et des castagnettes. On veut que je m'occupe des détails les plus minutieux d'un ménage ; que j'accompagne, le matin, la femme de charge au marché ; que je tiennne le livre de dépense ; que j'apprenne à coudre, à broder ; et l'on me promet pour récréation une promenade, le dimanche, au *Tapis-Vert*, ou le long de la *pièce d'eau des Suisses*. Jamais, je le sens, je ne pourrai me faire à cette vie-là ; et si vous ne voulez pas avoir à vous reprocher mon malheur, et ma mort peut-être, vous réparerez le mal que vous m'avez fait, en insé-

rant dans votre journal un article tout contraire à celui dont je me plains. Je ne vous demande qu'une chose fort simple, et qui se fait tous les jours; si vous me refusez, comptez sur une rançune éternelle.

ATALA DE SAINT-H.....

Je ne suis pas bien sûr de remplir exactement les intentions de ma jeune correspondante en publiant sa lettre; mais ses reproches m'ont paru si bien fondés, ses raisons si frappantes, que j'aurais craint de les affaiblir en cherchant à les faire valoir.

Sainte-Pélagie, le 2 novembre 1811.

Vous me connaissez, au moins de réputation, mon cher Monsieur; ce qui fait que vous serez moins surpris en voyant de quel lieu ma lettre est datée, et que vous trouverez tout simple que je m'adresse à vous de préférence pour réclamer publiquement contre l'abus dont je suis la victime; d'ailleurs, en ma qualité de reclus, j'ai droit à la bienveillance d'un Hermite. On prétend que je suis un des jeunes gens les plus dérangés de Paris, le tout parce que je dois quelques mille francs à des selliers, à des horlogers,

à des tailleurs, gens que j'ai mis en réputation, et qui n'en exigent pas moins que je les paie. Depuis dix ans que je suis à Paris, j'ai trouvé le moyen de joindre à mon patrimoine cinq cents louis de dettes par an, ce qui me fait tout juste un revenu de douze mille livres de rente que je dépense de la manière du monde la plus honorable. Pour vous donner une idée de mon talent pour les dettes, vous saurez que je suis parvenu à me faire prêter quinze cents francs par un juif de la rue des Blancs-Manteaux, sur un simple *billet à ordre*; car j'ai toujours eu pour principe de ne jamais faire de lettres de change, et je me suis toujours dit, avec un de nos meilleurs poètes comiques :

C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps.

Après cela vous me demanderez par quelle fatalité je me trouve où je suis? Par suite des ruses d'un vieux matois d'huissier. A l'aide d'une rame de papier timbré que ne déchiffrerait pas le plus habile expert; d'une assignation, *parlant à un homme se disant son portier* (notez que c'est une portière); d'un jugement par défaut signifié au domicile du débiteur; d'un visa des pièces dont les frais ont été réglés à 274 francs 75 cent., non compris le coût du présent; finalement, à l'aide de tout ce grimoire infernal, que je n'ai eu ni la

patience ni la possibilité de lire, je me trouve claquemuré dans une prison du faubourg Saint-Marceau. Vous sentez, Monsieur, les suites que peuvent avoir de pareilles vexations, si l'on ne s'empresse d'y mettre ordre. Quel est le jeune homme qui peut se flatter d'échapper aux huissiers, s'ils ont trouvé prise sur moi ? On ne fait des dettes que parce que l'on a du crédit ; le crédit est l'ame des affaires : s'il nous faut payer comptant, nous n'achèterons rien, les ouvriers ne travailleront plus, l'industrie s'éteindra, et le commerce finira par s'anéantir. Il s'agit d'arrêter le mal dans sa source ; et personne ne peut le faire avec plus de succès que vous : occupez-vous-en, je vous prie ; de mon côté, je vais employer mes loisirs à composer un vaudeville où je tournerai les créanciers en ridicule ; à faire une satire contre les huissiers, avec cette épigraphe :

Quis funem quem meruere dabit ?

et un Mémoire contre la contrainte par corps avant l'âge de quarante ans. Je compte sur le produit de ces trois ouvrages pour sortir d'ici, et je désire que vous les annonciez d'avance dans votre Bulletin.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ERNEST.

Paris, le 3 novembre 1811.

Monsieur, j'ai la plus grande confiance en vous, et je vous regarde comme le véritable arbitre du bon ton et des convenances: veuillez donc éclairer mon incertitude sur un point très-important, puisqu'il ne s'agit pas moins que de la réputation et de la santé. Pour ne point abuser de votre tems, et de votre complaisance, je poserai la question en très-peu de mots. J'habite ordinairement la province: obligée de suivre mon mari dans la capitale, ou des affaires l'ont appelé et le retiendront quelques mois encore, ma santé, très-délicate, a souffert de ce déplacement, et mon médecin m'a recommandé l'exercice. Comme je ne connais personne dans cette ville, et que je demeure dans le voisinage des Tuileries, je ne manque guère, lorsque le tems le permet, de faire seule deux ou trois fois le tour de ce beau jardin, et cette promenade journalière me fait un bien infini. Après cela, croiriez-vous, Monsieur, que mon mari m'engage à y renoncer, et cela, sous prétexte qu'une femme qui n'a pas cinquante ans ne peut se promener seule dans Paris sans donner d'elle une idée très-défavorable? Il est bien vrai que j'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'apercevoir, dans mes promenades, que j'étais l'objet d'une attention

particulière; mais je vous avouerai franchement que j'expliquais cette curiosité d'une manière beaucoup plus flatteuse pour mon amour-propre. Mon mari n'est point galant, il tient à son opinion; mais, en matière pareille, il ne fait pas autorité pour moi, et je continuerai à me promener *seule*, jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître votre décision.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VICTORINE DE M....

Quoique je sois assez généralement disposé à donner raison aux femmes contre leurs maris, je croirais manquer à la confiance que m'accorde mon aimable correspondante, si j'étais cette fois d'un autre avis que son mari. Il est très-vrai qu'une jeune femme, à Paris, ne peut se montrer seule dans une promenade publique; non-seulement cela n'est pas du bon ton, ce qui ne veut pas dire grand'chose, mais cela n'est pas convenable, et par conséquent il faut s'en abstenir; car s'il est permis de braver la mode, il ne l'est pas de braver l'opinion. Maintenant, si Mme de M*** me demande pourquoi l'usage, qui défend aux femmes de se promener seules, leur permet de se promener partout accompagnées de plusieurs jeunes gens, et, qui pis est,

d'un seul, je répondrai que je ne suis point chargé de rendre compte de toutes les contradictions de nos mœurs, et qu'après tout il y a des choses très-innocentes qu'on ne doit pas faire, par la seule raison qu'elles sont dans les habitudes des gens avec lesquels il faut éviter toute comparaison.

UNE FAMILLE
DE LA CHAUSSEE-D'ANTIN.

*Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
Nulle part tout entier, partout avec mesure.*

VOLT., *Disc. en vers.*

Nro. XVII. — 17 novembre 1815.

RÉPONSE A UN BOURGEOIS DU MARAIS. *)

AU nom de la paix, mon cher Monsieur, faites la mienne avec les habitans de votre quartier; il m'est trop pénible de penser que je puisse être une occasion de trouble entre les citoyens dont j'honore les mœurs patriarcales et les vertus héréditaires: dites-leur bien que je suis prêt à affirmer, par serment s'il le faut, que depuis les intrigues de la *belle Marie*, les petits soupers de

*) Voyez le Nr. VI.

Nimon et les petites débauches du bonhomme *Chapelle*, il ne s'est rien passé au Marais qui ne soit conforme aux règles de la plus saine morale : faites, je vous en prie, entendre raison à ces bonnes dames de la place Royale, qui veulent m'arracher les yeux, parce que j'ai dit qu'on dînait à deux heures dans la rue Boucherat, qu'on s'y couchait à neuf, et que le luxe des équipages ne s'élevait guère au-dessus de la demi-fortune. J'ai laissé, je m'en souviens, échapper le mot de *vanité bourgeoise* ; mais, après tout, ce n'est pas trop d'un ridicule pour tout un quartier, surtout quand il ajoute au bonheur. Jouissez du vôtre, mais avec modestie, s'il est possible, et ne soyez pas choqué d'apprendre qu'un pareil bonheur fait pitié à nos Mondors de la Chaussée-d'Antin. Maintenant, pour savoir jusqu'à quel point ce mépris est injuste et déplacé, il vous suffit de jeter les yeux sur un petit tableau de famille dont je vous garantis la fidélité.

S'il vous est jamais arrivé de pousser votre promenade jusqu'au boulevard Italien, et si, dans une de ces excursions inusitées, vous avez parcouru la rue du Mont-Blanc dans toute sa longueur, vous aurez peut-être remarqué, au bout d'une longue allée de marronniers, un hôtel d'une apparence plus élégante que fastueuse, dont le

péristyle est formé par une espèce de tente en coutil, supportée par des faisceaux d'armes : c'est là que je laisse étendu mon parapluie à canne, quand, dans l'hiver, après l'heure de la Bourse, je vais voir mon vieil ami M. Pr..., l'un des plus riches et des plus honorables banquiers de cette ville. On pourrait croire qu'un homme pour qui le travail est le premier des besoins et des plaisirs ; qui jouit d'une santé parfaite, d'une fortune de deux cents mille livres de rente et d'un crédit inébranlable, fondé sur une réputation sans reproche ; qui joint à ces grands avantages celui d'être l'époux d'une femme charmante, et le père de deux enfans dont il est tendrement aimé, on pourrait croire, dis-je, que M. Pr... est l'homme le plus heureux de la terre, au sein d'une famille à laquelle son excellent cœur, sa générosité sans bornes ne laissent rien à désirer ; et cependant personne, dans cette maison, n'est content d'un sort qui fait envie à tout le monde.

M. Pr... a épousé, en secondes noces, une femme de vingt-cinq ans, d'une beauté remarquable, et qu'il aime à l'idolâtrie. Toute jeune qu'elle est, son caractère l'est encore davantage, et la toilette est la seule affaire de sa vie : les plus beaux tissus de Cachemire encombrant ses chiffonniers ; *Sensier*, tous les six mois, remonte ses

parures de diamans et de perles; *Leroi* lui fait hommage des prémices de son industrie, *Nourtier* tient toujours en réserve, pour elle, des étoffes du goût le plus nouveau; ses équipages (dont son mari ne se sert jamais) sont cités pour leur élégance: indépendamment d'une terre magnifique à quinze lieues de Paris, elle a, dans la vallée de Montmorenci, une jolie maison de campagne, dont elle a fait le rendez-vous de la société la mieux choisie et des artistes les plus distingués.

Eh bien! qui le croirait? un chagrin secret la dévore, il la suit partout, à sa toilette, au milieu de ses amis, dans sa loge à l'Opéra; son existence entière en est empoisonnée:

. . . . *Et tacitum vivit sub pectore vulnus.*

N'allez pas vous imaginer qu'il s'agit d'une passion malheureuse ou contrariée: Mme Pr... est coquette, mais elle n'en est pas moins attachée à ses devoirs. Le sujet caché d'une si profonde douleur, c'est que la rue du Mont-Blanc commence à perdre son éclat; que les boutiques l'envahissent de tous côtés, et que dernièrement, à la sortie de l'Opéra, elle a entendu que l'on disait derrière elle: » Voyez-vous cette jolie femme? C'est Mme Pr..., dont le mari a ce bel hôtel dans la rue du Mont-Blanc, à droite,

entre le chapelier et le parfumeur. « Plus de repos, plus de bonheur pour elle, jusqu'à ce qu'elle ait un hôtel dans la rue du Faubourg-Saint-Houoré; un hôtel qui ait un nom, et qui fournisse l'occasion de dire : » J'occupe l'ancien hôtel de, près du palais du prince de T..... « Par malheur une maison de banque ne se déplace pas aussi facilement qu'un boudoir de petite-maitresse; et voilà mon vieil ami condamné, jusqu'à ce qu'il ait quitté les affaires, à voir sa femme se consumer dans des maux de nerfs dont le docteur Alibert la traite fort inutilement.

Cette puérile ambition, dont sa femme est tourmentée, rend sa fille encore plus malheureuse. Amélie n'a pas plus de seize ans: aux avantages d'une figure charmante, d'un esprit orné, des talens les plus agréables, elle joint celui d'être comptée au nombre des plus riches héritières de Paris. Près d'une belle-mère dont on la croirait la sœur, elle jouit de tous les agrémens d'une jeune personne et de la liberté d'une femme mariée: point de bals, point de concerts où elle ne brille; on lui a déjà dédié dix recueils de sonates, vingt cahiers de romances; son *Album*, en quatre gros volumes, ne suffit pas à la foule des *inscripteurs*; elle est l'objet de tous les vœux, de tous les hommages. Son père

est dans l'intention de la marier au fils de son ancien associé, digne à tous égards d'être son gendre et son successeur. Tout se réunit en faveur de ce mariage, tout, excepté le consentement d'Amélie. Une jeune personne de ses amies, élevée comme elle à Saint-Germain, mais beaucoup moins bien partagée du côté de la fortune, vient d'épouser un maréchal de France. Dans la visite de noces que celle-ci lui a faite, Amélie n'a pu voir, sans une extrême jalousie, ces livrées à larges galons de soie, cette voiture décorée d'armoiries peintes par *Devaux*, et peu s'en est fallu qu'elle ne se trouvât mal de dépit en entendant annoncer la jeune mariée par le titre de son mari.

Charles, son frère, a vingt-deux ans, et son père lui fait une pension de vingt mille francs; mais cette somme est bien loin de suffire à ses dépenses; ses équipages de chasse le ruinent. Depuis qu'il a obtenu une lieutenance de louverie, il lui faut des piqueurs, des meutes; il a dépensé son revenu de six mois pour s'en faire une de cinquante chiens *du même pied*, et pour transformer en chenil l'orangerie du château paternel. Charles est d'une grande force à la paume: il y joue gros jeu; mais comme il a encore plus d'amour-propre que de talent, il ne veut recevoir d'avantages de personne, pas mê-

me de M. Dur..., qui manie la raquette presque aussi bien que la plume: aussi Charles perd-il toujours. Il n'a pas compté depuis quatre ans avec *Léger*, *Asthley* et *Pauly*, qui commencent à se lasser de lui fournir à crédit des habits, des bottes et des caricks. Il passe ses matinées au tir de *Le Page*, au Bois ou au Rocher de *Cancalle*, dépense plus de mille écus par mois, et vient de tems en tems m'emprunter quelques louis pour achever de payer une jument anglaise ou un cheval ture que Rivière ou Lafolie ne veulent vendre qu'au comptant. Je lui fais acheter par un sermon l'argent que je lui prête, et je n'ai pas de peine à le faire convenir qu'après la vie d'un clerc de procureur, la plus insupportable est celle d'un jeune homme que le désœuvrement fatigue et que les créanciers assiègent.

Tel est l'intérieur de cette famille, dont le chef serait l'homme le plus heureux du monde, s'il pouvait l'être indépendamment de ceux qui l'entourent; si les goûts de sa femme et de ses enfans, en opposition constante avec la simplicité de ses mœurs et de ses habitudes, ne le forçaient à un genre de vie qui ne lui convient en aucune manière. Je crois le voir encore dans le comptoir de son père, au milieu d'une claire-voie de noyer, calculant l'*Amsterdam-banco*

et le cours du change sur un large bureau recouvert d'un gros cuir noir: c'est là qu'il a doublé la fortune de sa maison, déjà très-considérable, en accreditant un nom que l'opinion publique associait à ceux des T***, des D***, dont s'honore le commerce de France. Depuis son second mariage, ses habitudes ont été totalement dérangées. Sa femme a profité d'un voyage qu'il a été forcé de faire à Hambourg pour décorer ses bureaux: les ouvriers se sont emparés du local; les modestes étages qui supportaient depuis cinquante ans les livres de commerce ont été remplacés par des rayons en acajou; des paravens à glaces ont été substitués à la claire-voie; un magnifique secrétaire à cylindre, chef-d'œuvre de Ravrio, a pris la place de l'énorme bureau noir; des bronzes antiques, d'élégans quinquets à globe, ont été disposés avec un goût infini sur des tablettes en citronnier, à filets de cuivre. Désespéré de ces changemens, mon pauvre ami, à son retour, s'est vu forcé de les recevoir comme une attention de sa femme, et de cacher, sous un air de satisfaction, le chagrin véritable qu'il en ressentait. Pour comble de disgrâce, madame avait fait placer chez lui cinq ou six jeunes gens, tous recommandables par leur goût et leur

talent pour la musique ; et comme dans le nouvel arrangement les bureaux sont contigus à la salle du concert, c'est le plus souvent au bruit d'une symphonie d'Haydn, d'un chœur de Gluck ou d'un *finale* de Mozart, que les commis calculent les *comptes courans*, relèvent le *mémorial*, et numérotent les *borderaux*.

Voyez maintenant, mon cher Monsieur, si, tout bien calculé, vous n'êtes pas véritablement plus heureux avec une femme qui n'a de volonté que la vôtre, avec une fille qui vous chante tous les jours au dessert : *Partant pour la Syrie* ; *Bocage que l'aurore*, etc. ; avec un fils qui peut, en travaillant encore une dizaine d'années, savoir assez de mathématiques pour entrer dans les ponts et chaussées ; si vous n'êtes pas plus heureux, enfin, au Marais avec vos dix mille livres de rente, qu'un des plus riches particuliers de la Chaussée-d'Antin, comblé des faveurs de la fortune, mais obligé sans cesse de faire à ceux qu'il aime le sacrifice de ses volontés, de ses goûts et de ses habitudes ?

J'ai l'honneur de vous saluer.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Dès que les hommes sont rassemblés, fût-ce même aux spectacles des boulevarts, ils se doivent mutuellement, et chacun doit surtout à la réunion dont il fait partie, de se conduire avec décence et d'éviter toute espèce de scandale. Ce respect des bienséances publiques a de tout tems distingué les Français entre tous les peuples de l'Europe; et sans doute il importe de signaler à sa naissance un abus qui tend à effacer ce trait marquant du caractère national.

On assignait autrefois (dans les spectacles où elles étaient admises) une place particulière à ces femmes qui n'en ont aucune dans la société: on a cru plus conforme aux bonnes mœurs de ne point attirer les yeux sur elles en les réunissant, et il en est résulté des inconvéniens beaucoup plus graves. Une mère de famille ne peut, aujourd'hui, conduire sa fille à tel et tel spectacle (que nous finirons par nommer) sans courir le risque de partager sa loge avec une courtisane effrontée, dont le langage et la conduite trahissent bientôt la profession, et forcent la femme honnête à se retirer, pour ne pas laisser pendant deux heures, sous les yeux

de sa fille, un exemple de la plus impudente dépravation. Ce fait que je cite, j'en ai été témoin; et je ne doute pas qu'il ne finisse par éloigner la bonne société d'un théâtre où il se renouvelle presque tous les jours.

— Croira-t-on qu'il existe dans cette grande capitale une classe assez nombreuse de gens qui ne possèdent pas un sou, qui n'exercent aucune profession, qui n'ont ni parens, ni amis, dont la conduite n'a rien de légalement répréhensible, et qui trouvent cependant le moyen de mener une assez douce vie? Voici la solution de ce singulier problème. L'homme que nous prendrons pour type de l'espèce dont il est question sort de chez lui de fort bonne heure: une pièce d'estomac de batiste, bien blanche et bien plissée, supplée à la chemise qui lui manque; une cravate noire lui donne un air militaire dont il peut tirer parti au besoin; le drap de son habit, vu de près, laisse un peu trop à découvert le travail du tisserand; mais, à tout prendre, il est proprement vêtu: il peut, sans être désagréablement remarqué, se présenter partout: c'est le point important. On l'a pris à témoin la veille dans un pari dont la perte entraîne un déjeûner au Rocher de Cancale, à la porte Maillot, ou sous la rotonde du Palais-Royal; il s'y trouve tout naturelle-

ment invité, et ne manque jamais d'arriver le premier au rendez-vous. Vers quatre heures, il entre dans une maison de jeu, examine attentivement la figure, la contenance des joueurs, et s'attache de préférence à l'étranger que la fortune favorise. Un joueur qui gagne dine bien, et n'aime pas à dîner seul. Notre homme accompagne le ponte heureux chez le restaurateur, s'assied à table avec lui et dîne à ses dépens. Le dîner fini, il court au café Minerve, rendez-vous général des *claqueurs dramatiques*: il y a toujours quelque pièce nouvelle, quelque reprise, ou quelque rentrée d'actrice; notre homme est particulièrement connu du *chef de file* à qui les billets sont prodigués dans ces jours solennels: il en obtient deux, court sous les galeries du théâtre, et propose à quelque provincial une entrée *gratis*, que celui-ci accepte avec reconnaissance. Placés l'un auprès de l'autre, l'habitué raconte à son voisin toutes les anecdotes de coulisses, lui dit le nom de chaque acteur, lui apprend quel est l'amant de chaque actrice, et lui fait l'histoire des chutes et des succès de l'auteur qu'on joue. L'offre d'un bol de punch ou d'un riz au lait après le spectacle ne saurait payer tant de complaisance: on se sépare très-satisfait

l'un de l'autre, avec promesse de se revoir le lendemain ; et la connaissance intime commence, de la part de l'officieux découvert, par l'emprunt d'un ou deux écus de six francs, qui servent à payer une quinzaine de la mansarde qu'il occupe rue Saint-Jean-de-Beauvais.

CORRESPONDANCE. *)

Nrø. XI. — 22 novembre 1811.

Un bourgeois du Marais vous a écrit dernièrement, Monsieur, qu'il était l'homme du monde le plus heureux avec ses dix mille livres de rente. Je ne suis point du tout de son avis, quand je considère qu'il est de l'essence d'un bourgeois d'être envieux et jaloux; car il me semble que l'envie et la jalousie suffisent de reste pour attrister et même pour empoisonner tout-à-fait la vie. Assurément ces misérables passions ne peuvent être nulle part plus puissamment excitées que dans cette immense ville, où sont rasés

*) Cette lettre, ainsi que celle de l'*Album*, sur le *Chiffonnier sentimental* et sur le *Public*, ne sont pas de l'Hermitte de la Chaussée-d'Antin.

(Note de l'Editeur.)

semblées toutes les merveilles du luxe le plus raffiné et le plus ingénieux. Il est bien difficile qu'un habitant de la rue Boucherat ne crève pas de dépit en songeant à tout ce qui se passe de beau et de brillant sur la fameuse Chaussée où vous vous êtes retiré, Monsieur, et dont vous nous décrivez fort agréablement les mœurs. Permettez-moi de vous faire connaître un bourgeois beaucoup plus heureux que tous ceux de Paris ensemble: c'est celui qui est le premier de son village, et qui brille seul, avec quatre ou cinq mille livres de rente, au milieu d'une petite société beaucoup moins riche, et composée de pauvres petits bourgeois sachant tout justement lire, écrire et chiffrer pour toute éducation et pour tout génie. Mais, franchement, il s'agit de moi en cette occasion; et comme je pense que vous ne voulez pas vous borner à connaître les hommes qui habitent la rue Cérutti ou la rue Saint-Louis, je vous adresse le tableau, du moins fidèle, des mœurs villageoises de ce bienheureux mortel qui a l'honneur d'être le premier de son village; ce qui, du tems des Romains même, valait mieux, comme vous savez, que d'être le second dans Rome.

Le village que j'habite n'est pas situé sur une Chaussée ou dans un Marais, mais bien au fond d'un vallon très-riant, éloigné de plus de six

lieues de toute ville ou village un peu important, et ne correspondant presque jamais avec eux. J'ai, au beau milieu de ce village, une maison ayant six croisées de face et deux étages assez élevés, dominant d'une manière saillante toutes les maisons d'alentour, et les écrasant en quelque sorte. J'ai un salon où je me tiens les fêtes et dimanches seulement, et dont j'ai le soin, ce jour-là, de laisser les fenêtres ouvertes quand il ne gèle pas, pour que le public de C*** puisse le voir à son aise en passant. Ce n'est pas, je vous assure, un des plus tristes momens de ma vie que celui où je vois jeter des regards d'envie et d'admiration sur mon ameublement, quoiqu'il ne soit pas neuf, et qu'il n'ait pas été renouvelé depuis quelques générations. Mais il est si parfaitement conservé, qu'il a encore, de la rue, un très-grand éclat. Il est vrai qu'on ne voit jamais l'étoffe de satin jaune et blanc qui garnit mes fauteuils, mes *cabriolets* et mon ottomane, parce que les couleurs en étant fort délicates, je les laisse toute l'année couverts d'une toile grossière. Mon père, mon grand-père en usaient ainsi, et j'ai la même habitude, par ménagement pour leur mémoire et pour mon meuble, qui pourra passer ainsi à la postérité la plus reculée. Je ne savais pas encore, il y a peu d'amies, quoique je sois déjà avancé en

âge, de quelle étoffe ce meuble était garni, et c'est par hasard qu'un jour la curiosité me prit, et que je soulevai un coin de toile sous lequel je découvris, non sans un peu d'étonnement, le satin patrimonial, si je puis m'exprimer ainsi. Tout ce qui décore d'ailleurs mon salon est parfaitement en vue, excepté pourtant ma pendule et ma glace, qui sont recouvertes d'une gaze jaune, à cause des mouches et de la poussière. Ma tapisserie est composée d'une toile peinte sur place par un Piémontais, il y a environ quatre-vingt-dix ans, et représentant les quatre Saisons : dans ce tems-là l'Hiver était un petit vieillard grelottant, et portant un gros manchon de poil de renard; le Printems, une jeune fille pleine d'appas, et portant à la main un bouquet de roses; l'Eté, un grand garçon à demi nu, armé d'un fléau entouré de gerbes de froment; et l'Automne, une marchande de pommes. Du reste, le peintre a eu soin de désigner parfaitement ses personnages en mettant leurs noms au bas; et d'ailleurs ils sont assez ressemblans, quoique peints en camaïeu. A côté des Saisons sont de jolis petits portraits de famille: celui de mon père, qui avait étudié pour être avocat, et qui est représenté tenant une plume d'une main et une lettre de l'autre; celui de ma mère, qui est représentée en Cérès; et celui

d'une tante en Minerve; le tout entouré de bâtons dorés....

Si vous voulez avoir l'idée d'un homme parfaitement content de lui, je vous prie de me considérer adossé à ma cheminée plaquée de marbre, et recevant d'un air protecteur les visites de quelques bons voisins que je fais asseoir autour de mon feu, si l'on peut appeler de ce nom deux ou trois bûches de bois vert qui donnent un peu de fumée. Il faudrait voir surtout M. le maire et M. le curé me prier de leur lire ma *Gazette de France*, qui est le seul journal qu'on reçoit dans le canton, et sans laquelle nous ne saurions pas un mot de ce qui se passe dans l'univers.

Je vous laisse à penser si je brille dans ces réunions de village, et si en lisant, en quelque sorte, ma supériorité dans tous les yeux, je ne suis pas encouragé à dire *ab hoc* et *ab hac* toutes sortes d'impertinences, et à en rire moi-même de toutes mes forces et de tout mon cœur? Y a-t-il, en effet, une position plus douce que celle d'être admiré, considéré uniquement et sans contradiction; de passer pour un puits d'esprit et de science, quoique je ne sois peut-être qu'un ignorant, soit dit entre nous et entre dix ou douze mille de vos abonnés seulement? Par exemple, j'ai eu occasion de briller bien com-

pletement au sujet de la comète dont nous nous
 sommes beaucoup occupés avec *tout l'univers*,
 sans doute. Vous pensez bien qu'en ma qualité
 d'aigle, on m'a fait cent questions sur son comp-
 te. On m'en fait encore, et sur aucune je ne
 demeure court, comme vous pouvez croire. Les
 millions de lieues ne me coûtent guère, et à
 tout hasard je la fais voyager comme une folle
 autour de tous les astres qui me passent par la
 tête, et cela sans éprouver la moindre contra-
 diction. Mais j'ai eu, surtout, une grande jouis-
 sance à faire l'esprit fort, et à rassurer une
 douzaine de bourgeoises qui ont eu vraiment
 beaucoup d'effroi, et qui ont craint un moment
 pour la terre, à cause de cette énorme cheve-
 lure de la comète, laquelle chevelure ne leur pa-
 raissait point du tout *naturelle*. J'ai dit à ces
 dames et à leurs maris, aussi un peu alarmés,
 je leur ai dit qu'ils étaient des esprits faibles,
 des êtres superstitieux, fanatiques même; je les
 ai engagés de toute la force de mon esprit à dor-
 mir tranquilles, je leur ai répondu, corps pour
 corps, que la comète ne leur ferait aucun mal,
 non plus qu'à l'univers: je leur ai donné, au
 surplus, ma parole la plus sacrée qu'elle était
 éloignée de la terre de plus de cinquante-quatre
 millions de lieues de poste (car nous avons nos
 lieues de pays qui sont le double plus longues):

et je me suis trouvé d'accord sur ce point, à une demi-lieue près, avec M. Burkhart, membre de l'institut de France. Alors les alarmes ont tout à coup cessé; et non-seulement la plus grande sécurité règne dans tout le village, mais même tous mes voisins voient maintenant la comète avec le plus grand plaisir; et quand je leur ai dit qu'elle pourrait bien paraître encore un mois ou deux au-dessus de notre village, ils m'ont répondu unanimement qu'ils *ne demandaient pas mieux*; et à ce propos, vous remarquerez, s'il vous plaît, en passant, les progrès infinis que la raison a faits tout-à-coup dans mon canton.

Vous pouvez déjà, Monsieur, vous faire une idée approximative de mes jouissances, qui sont telles qu'elles pourraient bien m'être enviées par vos plus beaux génies de la capitale, dont on ne fait pas toujours, sans doute, tout le cas qu'ils méritent, et qui sont, en quelque sorte, élaboussés les uns par les autres dans le tourbillon où ils sont placés. Que si j'ajoute à cela que je suis le seul *particulier* qui ait, à six lieues à la ronde, un pigeonnier, un fusil à deux coups, un chien d'arrêt, une petite jument courte queue, une selle garnie de velours cramoisi; que je suis le seul qui ait un petit jardin dont j'ai fait mettre dernièrement les allées tout en zig-zag, comme en

Angleterre; que j'ai, dans ce jardin, une montagne de six pieds de haut, un joli tombeau sur lequel j'ai fait graver plusieurs plaisanteries de mon invention; un temple peint à fresque; Vertunne et Pomone en pierre de taille, et Vénus en terre cuite; que je suis le seul qui cultive l'hortensia, la pomme d'amour, le laurier-rose et les plantes grasses; alors vous ne douterez plus de mon extrême bonheur, et vous ne penserez pas qu'un bourgeois de Paris puisse jamais me le disputer, quel que soit le quartier qu'il habite. Encore vous ai-je fait grâce des gentilleses de mes enfans, des agrémens de ma vertueuse compagne: si je vous citais la moitié de tout ce qu'elle dit de joli et d'aimable dans un quart d'heure, quand elle est en train, cela passerait singulièrement les bornes d'un article.

J'ai l'honneur de vous saluer,

ALEXIS FRANGET.

Paris, 9 novembre 1811.

Ma femme vous sait d'autant plus de gré, Monsieur, d'avoir signalé avec indignation la conduite peu décente de quelques habitués des petits spectacles, qu'elle s'est trouvée, il y a quelques jours, dans la situation où vous supposez une mère de famille obligée de quitter sa loge pour éviter de

jeter les yeux sur ceux qui la composent. Maintenant, j'ai à vous porter une plainte qui intéresse moins essentiellement les bonnes mœurs, mais dont l'objet suppose également cet oubli des convenances et des égards mutuels qu'on se doit dans les réunions publiques. L'orchestre, dans nos grands théâtres, était, il y a vingt ans, la place des vrais amateurs, de ceux qui veulent tout voir, tout entendre, et qui connaissent à cet égard les inconvéniens des loges. Je ne sais comment il s'est fait que des places si chères et si recherchées ont été tout à coup, à tous les spectacles, livrées à la foule des billets gratis et des entrées de droit ou de faveur. Je tiens à mes anciennes habitudes; j'aurais continué à braver l'inconvénient d'être entouré de toutes les femmes-de-chambre des actrices, de tous les créanciers des auteurs et des acteurs; mais, je l'avouerai, à soixante ans passés je n'ai plus ni la force ni le courage dont on a besoin aujourd'hui pour occuper, sans humiliation, une place à l'orchestre, à côté de certains personnages qui viennent, depuis quelque tems, y faire preuve et parade de valeur. Ces Messieurs, employés dans les vivres ou dans les fourrages de l'armée, et qu'à l'énormité de leurs feutres on pourrait prendre pour des militaires, affectent de troubler la représentation en riant aux éclats, en parlant assez

haut pour imposer à leurs voisins le supplice de les entendre; et si par hasard un de ceux-ci témoigne, par le plus léger mouvement des lèvres, le désir de s'y soustraire, un regard terrible de l'orateur, qu'accompagne toujours certaine épithète de *pékin*, fait rentrer à l'instant le bourgeois dans le devoir. Comme rien n'est, en général, plus opposé à l'esprit français, aux exemples de décence et de politesse qu'ont donnés en tout tems les militaires de notre nation, que ces manières insultantes et ridicules, c'est en faire justice que les faire connaître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

F. DE M.

GALERIE D'ORIGINAUX.

— *Locus est et pluribus umbris.*

HOR.

Le cadre est vaste, on peut ajouter des portraits.

J.

Nro. XIX. — 24 novembre 1811.

MONTAIGNE recommande aux vieillards de *sortir de la vie à reculons*: j'use de ce précepte, je reviens volontiers sur mes souvenirs; je m'occupe beaucoup du présent, et je ne pense jamais qu'à l'avenir des autres. Il y a quelques jours, qu'assis près de mon feu, je m'amusaï à regarder deux anciennes gravures de 1778, dont l'une représente *une promenade au Palais-Royal*, et l'autre *une soirée de Boulevart*. Au nombre de certains originaux qui se faisaient remarquer à cette époque dans tous les lieux publics, j'eus la bonne foi de me reconnaître dans un petit groupe de jeunes gens passablement ridicules. L'intention

maligne du peintre était pour moi d'autant plus facile à saisir, qu'il n'y avait alors en France que M. de Conflans et moi qui portassions nos cheveux coupés et sans poudre, comme on les porte aujourd'hui: cette petite découverte me fit un plaisir extrême, et me remit en mémoire une foule de circonstances et de personnages qui auraient bien pu ne s'y jamais présenter. Les figures principales de ces anciennes caricatures avaient été touchées avec tant d'esprit par Dubucourt, que je retrouvais sans difficulté les noms de tous ceux qu'il avait mis en scène. J'étais gravement occupé à les écrire en marge des gravures, pour l'instruction de la postérité, lorsqu'à mon grand étonnement je vis entrer chez moi le baron de Kumpipen, avec lequel j'ai servi dans la guerre d'Amérique, et que des intérêts de famille rappellent à Paris après une absence de vingt-sept ans. Nous avons été liés très-intimement; nous nous étions connus *jeunes et superbes*; aussi notre premier mouvement a-t-il été d'éclater de rire en nous retrouvant dans l'état où le tems nous a mis. Après ce petit accès de gaieté philosophique, nous voilà causant de nos anciennes habitudes et de nos vieilles connaissances; je lui montre mes deux gravures. » C'est bien cela, me dit-il, je les reconnais tous. Voilà bien cet ennuyeux marquis de Fénille, qui s'était rendu si fameux dans l'art

de découper à table, et qui faisait à merveille les honneurs des soupers où on ne l'invitait pas! et ce gros abbé de La Baume, qui trouvait que l'invention des cartes à jouer était le dernier et le plus noble effort de l'esprit humain! Et notre Polonais Boresky, toujours à la veille de son départ, et pendant vingt ans prenant congé pour ne partir jamais! Et le joli petit vicomte de Leicueil, qui ne montait jamais à cheval sans avoir mis du rouge; dont le cocher portait, en toute saison, un bouquet énorme!..... On ne voit plus rien de semblable à Paris: toutes les figures, tous les costumes, tous les caractères, y semblent jetés dans le même moule. — Mon cher baron, vous jugez sur un premier coup d'œil, ou vous ne connaissez pas encore les bons endroits: passez avec moi la journée, et je me charge de vous montrer des originaux qui ne le cèdent point à ceux aux dépens de qui nous nous sommes tant égayés dans notre jeunesse, et au nombre desquels on nous a rangés quelquefois. » Il accepte, je m'habille, et nous allons déjeuner chez Tortoni: c'était l'heure où les principaux habitués s'y rassemblent. L'un d'eux, appuyé sur le comptoir, causait avec une assez jolie petite brune qui remplace ordinairement la maîtresse de la maison. La bonne mine de ce jeune homme, une sorte d'étrangeté dans ses manières, de bizarrerie dans

sa toilette, attireraient l'attention du baron, qui le prit pour le fils de quelque riche banquier. » On ne peut pas se méprendre plus complètement (lui dis-je en entrant dans le petit salon à droite, où l'on nous servit à l'allemande du thé et des *muffins*) ; cet homme est un étranger qui vit à Paris depuis douze ans, et dont les revenus sont fondés sur l'amour de la patrie. Il s'est fait un devoir d'être toujours du pays ou de la famille de celui qui a quelques louis à lui prêter. Lord M*** lui a fait, l'année dernière, l'avance de cent guinées sur l'héritage de sa mère, qu'il dit être Anglaise ; d'origine hongroise par son père, il s'est trouvé le compatriote d'un riche banquier de Presbourg, qui n'a pu, en cette qualité, se dispenser de lui escompter une lettre de change de deux milliers de florins ; un de ses frères lui a valu cent ducats d'un armateur d'Amsterdam ; et il a été reçu pendant six mois chez le comte de ***, colonel russe, à la faveur d'un oncle mort au service de Paul Ier. Le voilà qui lit un journal à la table voisine : si vous êtes curieux de savoir par vous-même à quoi vous en tenir, élevez la voix, dites que vous êtes de Munich, vous verrez s'il n'a pas quelque cousin bavarois, au moyen duquel vous vous trouverez dans un moment en relation de famille.

» Remarquez-vous auprès de la fenêtre deux

hommes d'un certain âge, dont l'un parle sans cesse, sans que jamais l'autre lui réponde? La manie du premier est de faire croire à tous ceux qui perdent leur tems à l'écouter, qu'il a visité toutes les capitales de l'Europe; qu'il connaît mieux que personne les usages de Vienne, de Londres, de Madrid; le fait est pourtant que cet honnête homme n'a jamais fait d'autres voyages que ceux de Compiègne à Fontainebleau, pour le service du *gobelet*, dont il était officier. A son air d'attention, vous jugez que l'autre l'écoute; il n'entend pas un mot de tout ce qu'on lui débite, tout oocupé qu'il est du moyen qu'il emploiera pour faire savoir à tout Paris qu'il a été hier ou qu'il doit aller ce soir en petite loge à Feydeau avec une jeune beauté du jour. Adorateur surahné de cette classe de femmes qu'on est convenu poliment d'appeler galantes, on le trouve à point nommé dans tous les endroits où elles se rassemblent, à toutes les fêtes qu'elles donnent; il fatigue deux chevaux de carriole dans une matinée pour faire leurs commissions, dont il a pris note la veille; le tout sans autre intérêt, sans autre espoir que de faire envie à quelques jeunes gens qui ne savent pas toute la place que tient la vanité dans le bonheur d'un sot. «

En sortant de chez Tortoni, nous avons été

faire un tour au Palais-Royal, où j'ai fait voir à mon Bavarois le patriarche de l'ancien Opéra-Comique, avec son gros ventre en pointe, ses larges bottes, sa perruque sur l'oreille et son chapeau sur les yeux; il fredonnait en chevrotant un vieux refrain de vaudeville, saluant à droite et à gauche quelques étourdis qui le suivaient en battant des mains.

Nous étions à deux pas du café de la Régence: entre autres *caractères*, j'ai fait prendre note au baron d'un ancien habitué qui, dans l'espace de trente ans, n'a manqué que cinq fois de venir, à trois heures, lire les *Petites-Affiches*, faire deux parties d'échecs, parler de son ami Fragonard, et citer comme des chefs-d'œuvre quelques mauvais tableaux d'église qu'il a barbouillés dans sa jeunesse.

Après avoir diné chez Beauvilliers, où nous n'avons pas trouvé ceux que nous comptions y voir, nous sommes entrés à l'Opéra. Assis dans le foyer avant le lever du rideau, tout à coup M. de Kunpipen se lève et court embrasser un vieillard qui se promenait, les mains derrière le dos, en capote de taffetas ouatée, et que l'on prendrait, à sa tournure grave, à son air réfléchi, pour un magistrat parlementaire, ou du moins pour l'ancien bâtonnier de l'ordre des avocats.

» Pour cette fois, j'ai rencontré un des nôtres,

me dit le baron en revenant près de moi, et je puis, à mon tour, vous donner des renseignements. — Vous savez donc

Quel est son rang, sa patrie et ses dieux ?

— Non; mais je sais, comme tout le monde, qu'il se nomme Saint-Fernance; qu'il est le Nestor de la galanterie; qu'il possède à fond la chronique édifiante de l'Opéra; qu'il ne sort pas une jeune fille du *magasin* dont il ne connaisse les moyens de succès; qu'il sait, à un louis près, l'état de ses ressources et de ses dépenses, et que depuis Mlle Camargo, dont il a vu la retraite, jusqu'à Mlle A***, dont il a dernièrement dirigé les débuts, il est homme à vous citer par leurs noms, surnoms et qualités, toutes les danseuses qui ont paru sur le théâtre de l'Opéra depuis l'année 1761.

— Vous pouvez ajouter qu'il est connu de toute la terre; qu'il s'est montré dans toutes les coulisses de l'Europe, et qu'on l'a surnommé *la Providence des Amours*. Mais puisque nous en sommes sur le chapitre des originaux à la suite des théâtres, et que nous avons l'espoir de revoir une autre fois *la Caravane*, allons faire un tour à Feydeau. Voici le signalement de celui que je veux vous y faire voir: frisure à l'oiseau royal, chapeau à l'écuycère, habit bleu céleste,

avec garniture de boutons d'histoire naturelle, deux grandes chaînes de montre, pendantes à trois pouces du genou, cravate de couleur, lorgnette en main, et solitaire au doigt... « Nous entrons à l'orchestre; notre homme était à son poste, lorgnant dans toutes les loges, non pour y reconnaître des femmes qu'il ne connaît pas, mais pour faire remarquer et briller son diamant, qu'il fait jouer avec une grâce infinie. C'est peu de voir cet amusant personnage, il faut l'entendre, pendant la représentation, faisant tout haut, sur la pièce et sur les acteurs, des observations qu'il s'adresse à lui-même. Il était en train ce jour-là; sa foilette était plus soignée qu'à l'ordinaire, et il lui échappa des mots d'une malice si innocente, des ingénuités si comiques, que mon ami fut ravi d'apprendre que nous pouvions jouir de sa société jusqu'à minuit, en le suivant au café des Variétés, où il ne manque jamais de se rendre en sortant de l'Opéra-Comique, pour lire les journaux, une loupe à la main.

En me ramenant chez moi, le baron (à qui je n'ai encore fait voir qu'une très-petite partie de nos richesses *originales*) s'est vu forcé de convenir qu'on trouve encore à Paris de ces *caractères* qui sortent de l'ordre commun, trop souvent aux dépens du bon sens et du bon goût, mais presque toujours au profit du plaisir.

OBSERVATIONS DETACHÉES.

L'allure des habitans d'une grande ville peut, jusqu'à un certain point, donner une idée de leurs mœurs. En examinant la démarche des Parisiens dans les rues, dans les promenades, il est aisé de reconnaître un peuple plus actif qu'occupé, plus curieux qu'instruit, plus avide de voir que d'entendre, plus pressé de juger que de réfléchir. On a qualifié du nom de *badauderie* cette manière d'être des Parisiens, aussi ancienne que leur histoire, s'il est vrai, comme le dit Saint-Foix, que l'empereur Julien leur en ait fait le reproche. Malheur à celui qu'une affaire pressante oblige de suivre le boulevard à la chute du jour ! Sa marche, à chaque pas, est arrêtée par des groupes de bourgeois ébahis, les uns devant un enfant qui fait la *roue de Saint-Bernard* entre deux bouts de chandelle ; ceux-ci autour d'un marchand d'eau de Cologne à treize sous le rouleau ; ceux là près d'un orgue de Barbarie qui joue faux l'air de *Cendrillon* ; d'autres autour d'une tireuse de cartes qui, pour deux sous, promet à tout venant de l'amour, du bonheur et des richesses ; d'autres enfin auprès d'une jeune fille, dont la tête est modestement enveloppée d'un voile sale, et qui chante, en s'accompagnant

d'une aigre guitare : *Bocage que l'aurore*, etc., ou *Mon cœur soupire*. Examinez avec attention les gens dont se composent ces différens groupes : avec un peu de tact, vous démêlerez facilement, au milieu d'une centaine de désœuvrés qui s'amuseut à varier leur ennui, trois ou quatre filous qui épient l'occasion de savoir l'heure qu'il est à la montre d'autrui, tandis qu'une vingtaine de passans affairés s'approchent en pestant contre les badauds, et finissent par en augmenter le nombre.

— Si les spectacles sont, comme le dit Rousseau, un objet de première nécessité pour une grande ville, Paris, dans ce genre, peut se vanter d'avoir du superflu. Mais n'est-il pas un terme où devrait s'arrêter la curiosité publique, et ne pourrait-on pas la sevrer de quelques-uns des alimens qui lui sont trop communément offerts ? Quel avantage, quel plaisir trouve-t-on à la vue de ces dégoûtantes monstruosité, dont l'annonce seule soulève le cœur ? nous le demandons à ceux qui ont visité cette espèce de bouge, à l'extrémité du Carrousel, où pour quelques centimes on met sous vos yeux une de ces productions monstrueuses dont l'aspect inopiné ferait reculer d'horreur. On conçoit que le peuple, que les enfans s'amuseut des tours de souplesse d'un singe, de l'intelligente docilité d'un

chien, du langage burlesque de Polichinelle, des lazzis même de Paillasse; mais que l'on compte au nombre des plaisirs le spectacle d'un enfant à deux têtes, à quatre bras; que des parens fondent leurs moyens d'existence sur cet objet de honte et de pitié, ce genre de cynisme est un véritable outrage à l'humanité, à la décence et aux bonnes mœurs.

MOEURS DE L'ANTICHAMBRE.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

VIRG., Egl. 3.

*Que feront les maîtres, si les valets se condui-
sent ainsi?*

Nro. XX. — 30 novembre 1811.

J'AI lu bien des traités d'éducation à l'usage de tous les âges, de toutes les classes, de toutes les professions; je n'en connais pas à l'usage des domestiques: les défenseurs de l'ignorance conviendront qu'ils n'en sont pas mieux élevés pour ce-
ia. Il est à remarquer que de tous les dictons, de toutes les façons de parler proverbiales auxquelles ont donné lieu les mœurs et les habitudes de ces gens-là, il n'en est pas une seule qui soit à leur avantage; on dit, *insolent, bas, menteur, fainéant comme un laquais; ivrogne comme un cocher, brutal comme un suisse (de porte), et*

cent autres comparaisons toutes aussi justes et toutes aussi peu obligeantes. Les auteurs comiques anciens et modernes semblent s'être donné le mot pour introduire sur la scène une espèce de valets de convention qui n'a point, et probablement n'a jamais eu de modèles dans les antichambres. Tous les valets de Molière et de Regnard sont de petits prodiges d'esprit, d'intrigue et d'invention; ceux de Destouches et de La Chaussée sont, pour la plupart, d'un désintéressement, d'une fidélité, d'une délicatesse à toute épreuve: rien de tout cela n'est vrai. Peut-être, à force d'en changer, un jeune homme parviendrait-il à se procurer un *Frontin*, un *Labranche*, assez habile pour éconduire un créancier et remettre adroitement un billet; peut-être n'est-il pas sans exemple que l'on ait trouvé un domestique fidèle, dévoué, reconnaissant; mais ce sont là des variétés très-rares, et non des produits naturels de l'espèce. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni de leurs vices, ni de leurs qualités que je m'occupe aujourd'hui, mais seulement de leurs défauts. Je ne les examine pas dans leurs rapports immédiats avec leurs maîtres, mais dans l'exercice de leurs devoirs et dans la manière dont ils les remplissent.

Disons d'abord un mot de la circonstance qui m'a donné l'idée de cet article.

Un de mes concitoyens et de mes plus anciens amis est aujourd'hui un homme très-puissant ; tous les genres de mérite l'appelaient à la place éminente qu'il occupe, et dans laquelle il a le bonheur inconcevable de n'avoir ni rivaux, ni envieux. Il est devenu riche et puissant, je suis resté pauvre et obscur : c'était à lui de me venir trouver ; il ne l'a point fait, ses occupations l'en ont empêché ; nous avons été près de cinq ans sans nous voir. Il y a quelques jours que j'ai reçu de lui ce billet :

» J'ai passé chez vous ; on a dû vous le dire :
 » nous nous sommes perdus de vue bien long-
 » tems ; vous savez mes raisons, et je connais
 » les vôtres ; j'ai été malheureux, et vous avez
 » eu tort. Je vous attends demain à déjeuner
 » pour vous en faire convenir ; nous serons
 » seuls. »

Je n'étais pas homme à me faire prier deux fois ; et, tout occupé du plaisir que me promettait cette visite amicale, je m'acheminai vers l'hôtel de, dans toute la simplicité de ma toilette ordinaire, dont je n'avais pas, comme on va le voir, calculé tous les inconvéniens. Il y a loin de chez moi à l'extrémité du faubourg Saint-Honoré : je m'essuyais le front en entrant sous la porte cochère, quand un grand coquin de coureur, qui lutinait une femme de chambre, faillit

à me renverser en voulant attraper la demoiselle qui s'était, sans façon, réfugiée derrière moi. Au lieu des excuses auxquelles je m'attendais, mon drôle, après m'avoir toisé du haut en bas, fait voler sa grosse canne en l'air, et part en éclatant de rire, sans attendre la correction que je lui destinais. Je m'étais avancé jusque dans la cour en cherchant des yeux la loge du suisse: un palefrenier, qui lavait une voiture, m'éclaboussa; je me fâchai; et, pour toute réponse aux reproches que je lui faisais sur sa maladresse, il me cria d'une voix de Stentor: *Parlez au concierge*. Celui-ci ouvrit une grande porte de glace qui donnait sur le péristyle, et du ton le plus arrogant, me demanda pourquoi j'étais sans parler à personne: je me contraignis pour lui répondre froidement qu'il n'y avait aucune inscription qui indiquât la loge du portier. C'est qu'il n'y a point de *loge* et point de *portier* ici, mais un *logement de concierge*, entendez-vous? — Concierge soit (quoique cette désignation ne vous convienne pas); mais encore faut-il savoir où le prendre, ce concierge, à quoi le reconnaître? et vous conviendrez qu'avec votre bonnet de velours noir et votre robe de chambre à ramage, vous ressemblez plutôt.... — Finissons; que demandez-vous? — Votre maître. — Son excellence? — Oui, son excellence le

comte de ***, mon ami, avec qui je viens déjeuner, à qui je dirai deux mots de l'insolence de ses gens. — Monsieur pardonnera; c'est que..... — J'entends, c'est que mon parapluie vous prouve que je ne suis pas venu en voiture; mais où serait l'inconvénient d'être honnête, même avec les gens à pied? En disant cela, je monte le grand escalier, et me voilà dans la première antichambre, au milieu de cinq ou six laquais, dont l'un s'occupait à brosser un habit, un autre à se faire coiffer, ceux-là à nettoyer des quinquets, et ceux-ci à jouer au piquet sur le poêle. Aucun d'eux ne se dérangea. » Monsieur veut-il fermer sa porte? me dit un des joueurs. — Non, je veux que vous veniez m'ouvrir l'autre. — Qui demandez-vous?.... *Trois as!* — M. le comte. — Il n'est pas visible.... *Quinte à la dame!* — J'ai rendez-vous chez lui. — *Cela ne vaut pas.* Est-ce un rendez-vous par lettre? — Ce n'est pas votre affaire; faites-moi parler à un valet de chambre. «

J'entrai dans la seconde pièce, où je fus reçu tout aussi cavalièrement par les valets de chambre qui lisaient les gazettes. Comme ils continuaient en ma présence, j'arrachai le journal de la main du lecteur, en lui ordonnant de m'annoncer. Un peu surpris de mon ton et de mon impatience; » Son excellence, me dit-il, ne reçoit

personne avant deux heures. — Personne? —
 Non, Monsieur, personne, excepté un de ses
 amis qu'elle attend à déjeuner. — Et si c'était
 moi? — Vous, Monsieur (et toujours un coup
 d'œil sur mon parapluie)? — Moi-même.... Al-
 lez, et annoncez M. de Tr***. « Aussitôt il me
 devance en me saluant profondément; l'un de
 ses camarades, après avoir pris, avec beaucoup
 de respect, ma redingote et le parapluie malen-
 contreux, s'empresse de lever la portière de ve-
 lours par laquelle on m'introduisit dans le ca-
 binet du comte, tandis que le troisième me suit,
 une grosse bûche sous le bras (conformément à
 l'ancien usage qui veut que l'on mette, à chaque
 visite notable, une bûche de plus au feu). Le
 maître de la maison m'accueillit de la manière
 la plus affectueuse; je l'embrassai de bien bon
 cœur, et puis nous en vinmes au chapitre des
 reproches, qu'il termina en me disant qu'il fal-
 lait savoir aimer ses amis jusque dans leur for-
 tune; précepte bien facile à mettre en pratique,
 si tous les hommes *frappés* de prospérité la sup-
 portaient aussi bien que mon illustre conci-
 toyen. Il n'entre ni dans mon sujet ni dans mon
 intention d'aborder aujourd'hui cette question
 délicate; je reviens à l'accueil qu'on me faisait
 au salon, et qui n'avait pas entièrement dissipé

L'humeur qu'on m'avait donnée dans l'antichambre. J'en dis deux mots au comte: il prit la chose beaucoup trop sérieusement, et voulut renvoyer tous ceux de ses gens dont j'avais eu à me plaindre: je parvins cependant à l'apaiser, en lui faisant observer que faire un crime à ses domestiques de manquer d'égards et de bienveillance envers l'homme qui ne se recommande ni par son extérieur, ni par son titre, c'était se montrer plus exigeant avec les valets qu'on ne l'est communément avec les maîtres; et je finis par demander grâce pour leur insolence en faveur du *bon ton*.

Après avoir ri du bon ton des laquais, nous sommes pourtant tombés d'accord que l'antichambre avait aussi ses règles et son étiquette, et qu'on ne les retrouvait plus, à Paris même, que dans un petit nombre de maisons. Je citai, entre autres inconvenances dont j'étais chaque jour témoin, l'habitude qu'on laissait prendre aux laquais en livrée d'entrer dans les salons, dont le service doit être fait par les seuls valets de chambre; de monter en grande tenue derrière la voiture, sans bourse, et quelquefois même en bottes; de ne point se lever, dans les antichambres, lorsque les personnes du salon y entrent ou les traversent; de faire an-

noncer que l'on est servi (dans plusieurs grandes maisons) en s'adressant au maître, et non, comme cela doit être, à la maîtresse du logis; et mille autres irrégularités, plus ou moins choquantes, auxquelles j'ai beaucoup de peine à me faire, sans que, pour cela, je veuille en conclure avec M. A*** de M***, que nous soyons à la veille de retomber dans la barbarie.

En quittant l'hôtel de....., j'eus à me plaindre, de la part des gens, d'un excès d'attentions qui ne m'est guère moins insupportable que le défaut contraire. Toute la maison était sur pied, deux valets de chambre m'aidèrent à passer ma redingote; les laquais me reconduisirent jusqu'au bas de l'escalier en ouvrant devant moi toutes les portes: les ordres avaient été donnés; la voiture m'attendait sous le péristyle; le coureur m'ouvrit la portière; le suisse, en bandoulière, et le chapeau bordé à la main, se confondait en salutations; et moi, je me disais, comme Juvénal, en examinant tous ces gens-là:

Maxima quæque domus servis est plena superbis.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Nos dames, après avoir emprunté aux reines Médicis une partie de leur ajustement, se livrent aujourd'hui à quelques-unes de leurs habitudes. On sait que la mère de Charles IX avait fait venir à sa cour un fameux astronome dont les avis et les prédictions n'ont peut-être pas médiocrement influé sur la conduite de cette reine superstitieuse. Cet usage s'introduisit à la cour de Henri IV; et Marie de Médicis se faisait tirer les cartes, au moins une fois par mois, par l'intrigante et malheureuse Galigai. De nos jours Fabre d'Eglantine a cru faire justice sur la scène de ce misérable ridicule, et n'a fait que le mettre à la mode. Il existe à Paris une moderne Sibylle dont la réputation et les moyens d'existence sont uniquement fondés sur la crédulité puérile des femmes de la meilleure société, et sur la curiosité de quelques personnes qui veulent, ainsi que nous, connaître au juste ce qu'il faut de sottise et d'impudence pour établir un pareil impôt dans une grande ville au commencement du dix-neuvième siècle. Ce n'est ni dans la forêt de Dodone, ni sous les voûtes mystérieuses d'un temple qu'ha-

bite la pythonisse; c'est au milieu de Paris, dans la rue de Tournon, à l'enseigne énigmatique du *Bureau de correspondance générale*. Le lecteur va s'effrayer, et croire sans doute que cette correspondance s'entretient avec Satan, Moloch, Asmodée ou Belphégor; qu'il se rassure; la sorcière parisienne ne correspond qu'avec les dames, avec les hommes qui poussent la galanterie jusqu'à imiter leur faiblesse, mais surtout avec les cochers, les laquais et les femmes de chambre. Il n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire d'être admis en sa présence; d'abord, vingt équipages plus brillans les uns que les autres obstruent les avenues du temple, et puis il faut savoir à qui l'on parle, et, toute magicienne que l'on est, il est plus sûr d'avoir quelques heures devant soi pour se reconnaître. Ce n'est donc, pour l'ordinaire, qu'à votre seconde visite que vous obtenez les honneurs de la séance. Un laquais vous introduit dans un salon richement décoré, et, à l'heure précise du rendez-vous, l'enchanteresse paraît, et le charme commence. Quel moment! le passé, le présent et l'avenir vont être mis à la fois sous vos yeux au moyen d'un simple jeu de cartes; et voilà comme les plus grands effets naissent pour l'ordinaire des plus petites causes! Il est vrai de

dire cependant que ces cartes sont beaucoup plus grandes que les autres, et tarotées en forme d'hieroglyphes. La magicienne les mêle, en se recueillant d'une manière très-édifiante, et les assemble selon les savantes combinaisons de l'*Etteila* : puis après vous apprenez, quand les agens secrets ont bien fait leur métier, que vous êtes jeune ou vieux, marié ou garçon; que vous avez eu une jeunesse orageuse, etc.; mais à tout prendre, comme le passé n'importe guère, on glisse là dessus assez légèrement. Pour l'avenir, c'est autre chose; on ne vous cache rien, surtout quand vous demandez le *grand jeu* qui coûte un louis. Nous nous étions contentés du petit; et que voulez-vous savoir pour six francs? Aussi avons-nous appris *que nous ne tarderions pas à nous marier, que nous aurions des enfans, que nous pourrions ne pas les élever tous, que nous éprouverions des pertes cruelles, mais que nous ferions une fortune immense.* Lorsque nous avons fait observer à la dame que ses prophéties, à la dernière près, étaient toutes réalisées depuis plus de dix ans, elle s'est rejetée sur les erreurs du petit jeu, qui n'était pas fort sur l'avenir. Nous n'avons pourtant pas jugé à propos d'en apprendre pour le moment davantage; et, après avoir médité sur cette

prédiction et sur la formule favorite de la prophétesse, *vous entendez bien ? vous concevez bien ?* nous sommes sortis convaincus, comme Aly, que

*Les esprits dont on nous fait peur
Sont les meilleures gens du monde.*

CORRESPONDANCE.

Nro. XXI. — 5 décembre 1811.

MONSIEUR L'HERMITE, votre Discours du *Journal des Morts*, où vous parlez des cimetières de Paris, est parvenu jusqu'à moi: il m'a si vivement touché, que j'ai été tenté de le lire en chaire; mais j'ai été retenu par la crainte de n'être pas entendu de nos bons et simples villageois. Vous avez dit dans cet article: *Le respect pour les morts est en raison inverse de la civilisation.* Quoique cette idée soit en général aussi vraie qu'elle est affligeante, je n'aurais jamais pu la faire comprendre à mon auditoire. Je me félicite de vivre dans un pays éloigné, où de pareilles vérités sont inconnues, et passent encore pour des paradoxes. Permettez-moi cependant de vous adresser quelques observations qui puissent adou-

car ce que votre réflexion a de trop amer : vous paraissez bon et généreux ; vous n'ignorez pas que lorsqu'on dit aux hommes une vérité dure, il faut l'accompagner de quelque chose de consolant.

Il n'est que trop vrai que plus on a perfectionné les commodités de la vie, plus les images de la mort doivent être importunes : dans les grandes villes, où la civilisation est portée à son comble, la triste enceinte qui renferme les morts est un lieu désert et ignoré ; les murailles qui l'entourent sont plus formidables que ce fleuve dont parle la Mythologie des anciens, et qui se repliait sept fois autour du Tartare. Chez les peuples qui sont encore dans l'enfance des sociétés, chaque tombeau est comme un autel qui inspire le respect et rappelle de touchans souvenirs ; chez les peuples policés, un cercueil n'est qu'un objet hideux dont tout le monde détourne ses regards. D'après tout cela, M. l'Hermite, je ne sais pas s'il est plus heureux de vivre chez une nation civilisée ; mais je sais bien qu'il vaut mieux être enterré chez les sauvages.

Cependant il faut tout dire : lorsque la société abandonne l'homme qui a rendu les derniers soupirs, la Religion pleure encore sur sa tombe ; la Religion, qui avait pris ses habits de fête

lorsqu'il vint à la vie, se revêt de ses habits de deuil lorsqu'il n'est plus. Cette idée est consolante, et doit toucher les cœurs les plus indifférens: tandis que le monde oublie jusqu'à ses bienfaiteurs, la Religion pleure sur la mort de ses ennemis. Combien de philosophes ont passé leur vie à déclamer contre la Religion! Le monde les oubliera; ils mourront dans le souvenir de leurs amis et de leurs proches. Quand la Renommée cessera de parler d'eux, quand l'amitié restera silencieuse, la Religion fera entendre ses cantiques funèbres, et les accompagnera jusqu'à leur dernière demeure: la Religion seule se souviendra qu'ils ont passé sur la terre; leur tombe ne sera connue que d'elle seule. J'avoue, M. l'Hermitte, que cette idée me touche et me console: lors même que la Religion n'aurait que cet avantage, je pense qu'il devrait suffire pour commander notre croyance. Toutes les fois qu'une société abandonne une vertu ou une sagesse maxime, la Religion s'empare, et les conserve comme un dépôt sacré; elle est toujours là pour corriger les excès de la barbarie et les abus de la civilisation.

Si j'osais, M. l'Hermitte, je vous ferais la description du cimetière de ma paroisse, pour l'opposer au tableau que vous faites des cimetières.

de Paris. Il est placé au bas d'une colline et sur le bord de la grande route: une haie vive, qui s'élève autour de son enceinte, ne l'empêche pas d'être aperçu des voyageurs; un gazon toujours vert recouvre la plupart des cercueils; la terre, fraîchement remuée, marque la place des tombes nouvelles. Sur chacune de ces tombes on aperçoit une croix de bois: monument simple et champêtre, auquel l'Amitié en deuil suspend quelques guirlandes de fleurs des champs dans la belle saison.

Vous n'y trouveriez pas d'épithaphes comme dans les cimetières des villes (car les épithaphes annoncent déjà la civilisation), encore moins ces figures de marbre qui parent le deuil des tombeaux, et que les hommes des grandes cités semblent avoir chargées de pleurer pour eux. On ne voit dans tout le cimetière qu'une seule inscription; ce sont les paroles de Dieu lui-même qui console un père qui laisse, en mourant, son épouse et ses fils dans l'indigence: *Laissez-moi les enfans, je prendrai soin de leurs jours; et que la veuve place en moi sa confiance.* Ces paroles, tirées de Jérémie, et prononcées par le défunt à sa dernière heure, ont été écrites en gros caractères sur une planche de bois de hêtre: elles seront bientôt effacées; mais tout le village en gardera long-tems le souvenir.

Les habitans de ma paroisse ne sauraient oublier les morts; et ce souvenir ne leur est point pénible. Lorsque j'ai perdu quelqu'un de mes paroissiens, la cloche funèbre appelle tout le village à la prière; les cantiques des morts retentissent dans les champs, et frappent les échos des bois et des collines; toute la nature semble prendre part au deuil d'une famille, et s'attendrir avec ceux qui pleurent. Le cimetière entoure l'église, et chaque dimanche, lorsque mes paroissiens viennent à la messe, ils foulent la cendre des morts, et prient pour leurs amis et pour leurs proches qu'ils ont perdus. Quand les sages du canton se réunissent à la porte de l'église, sous un grand orme qui fut planté par l'ordre de Sully, et qui porte encore son nom, ils ne manquent pas d'invoquer la sagesse de leurs ancêtres, dont ils voient les tombeaux autour de leur assemblée. Il m'est arrivé quelquefois, en prêchant dans la chaire évangélique, d'évoquer les morts qui dorment dans l'enceinte sacrée: alors toutes les générations du hameau semblent se réveiller et se réunir devant moi pour rappeler l'exemple des mœurs antiques, et confirmer l'autorité de mes paroles.

Ce souvenir des morts n'est point accompagné d'images sinistres, et tourne au profit de la vertu: il empêche les hommes de redouter le tré-

pas, et donne souvent au plus simple des villageois l'héroïque résignation de Socrate; il inspire d'ailleurs les sentimens d'un véritable patriotisme. Il n'est point de patrie chez un peuple qui n'a point d'aïeux et pour qui les morts ne sont rien: dans tous les lieux où la vue d'un tombeau inspire des sentimens doux et pieux, je crois qu'on a plus de respect pour les lois, que les traditions sont plus religieusement conservées. Si les ancêtres du hameau revenaient à la vie, ils reconnaîtraient leurs mœurs, leurs coutumes et leur langage: rien n'est changé dans leurs familles depuis qu'ils ont cessé de vivre. C'est à vous, M. l'Hermite, à nous dire s'il en est de même dans les grandes villes.

Don.....,

Curé de....., dép. des Hautes-Alpes.

M. le curé de..... a cru devoir consoler le genre humain d'une vérité dure; nous craignons qu'il n'ait consolé personne: il est possible même qu'à Paris on trouve plus de poésie que de vérité dans la lettre qu'il nous adresse; pour toute réponse, nous lui promettons d'aller nous faire enterrer dans sa paroisse, s'il veut bien nous recevoir. Il nous reste à faire connaître la lettre d'un autre de nos correspon-

dans, retiré dans une province éloignée de la capitale.

Du château de....., 25 novembre.

Il est une grande ville dont les journaux de Paris ne parlent presque point, et j'en suis fâché; cette grande ville est Paris. Grâce à l'exemple que vous leur donnez, M. l'Hermitte, ils en parleront davantage; je vous en remercie au nom des gens de la province; car nous ne sommes plus au tems où Paris n'inspirait point de curiosité aux bons provinciaux; où cette capitale, dans laquelle ils venaient fort rarement, leur paraissait comme une ville située au-delà des déserts: les choses ont bien changé; j'ai entendu dire dans ma famille que mon grand-père était venu à Paris au commencement du siècle dernier: avant de partir pour ce grand voyage, il fit son testament; ma grand-mère l'embrassa les larmes aux yeux, et fit dire des messes pour son retour. Lorsqu'il revint, les cloches de la paroisse de... sonnèrent en carillon, et tout le village alla en procession au-devant de lui, comme s'il fût revenu de la croisade contre les Sarrasins.

Aujourd'hui, un pareil voyage a beaucoup per-

du de ce qu'il avait autrefois d'extraordinaire et de merveilleux; toutes les distances sont rapprochées, et nos villes de province semblent n'être plus que des faubourgs de Paris, tant les communications sont faciles et fréquentes. Tous nos gens du bel air se croient obligés de faire le voyage de Paris au moins une fois chaque année. Toutes nos jeunes filles, qui sont fort curieuses, lirulent de voir la capitale; et j'ai vu des contrats de mariage dans lesquels un mari signait l'engagement de montrer Paris à sa femme. Vous voyez donc, M. l'Hermitte, combien il est important de parler de Paris dans les journaux de la capitale.

Dans nos provinces, on se moquerait de quelqu'un qui n'aurait point vu la Chaussée-d'Antin et le Palais-Royal; qui n'aurait point dîné au moins une fois chez Véry, ou bien au Rocher de Cancale; qui n'aurait point vu jouer Talma ou Mlle Duchesnois: un jeune homme ne passerait pas pour être bien élevé s'il n'avait achevé son éducation à l'école de Brunet; et celui qui n'aurait pas vu *l'Enlèvement d'Hélène* par les chevaux de Franconi, serait regardé presque comme un sauvage. Nous avons, dans notre province, plusieurs jeunes gens qui partent pour Paris lorsqu'on annonce un début ou une pièce nouvelle. Un de nos voisins nous a quittés derniè-

rement pour voir la rentrée de Fleury, que les journaux avaient annoncée quelques jours d'avance. Vous voyez, M. l'Hermitte, quel est l'esprit des provinces; j'espère que vous viendrez à notre secours, et que vous ne nous laisserez rien ignorer de ce qu'il faut savoir pour être reçu dans la bonne compagnie.

A. B.

Paris, le 15 novembre.

Monsieur l'Hermitte, j'ai reconnu les originaux de tous vos portraits, et j'espère bien faire un jour des commentaires à vos feuillets comme on en a fait à la Bruyère. Il me semble voir toutes les figures que nous retrace votre véridique pinceau, et que vous avez rencontrées au café Torton, à l'Opéra et dans le parterre de Feydeau; je ne puis assez vous remercier, pour mon compte, d'avoir aussi introduit dans les journaux la peinture des mœurs et des ridicules. Jusqu'à présent, on épiait la sottise dans les livres; partout ailleurs elle jouissait du droit de bourgeoisie: on n'osait la poursuivre, ni dans les cafés, ni dans les salons, ni dans les coulisses. Vous vous êtes chargé de cette tâche, qui n'est pas sans difficulté et sans inconvénient; je vous en félicite, et j'en félicite tous

vos lecteurs; j'aime mieux voir analyser le cœur humain que de voir juger un mauvais livre; les personnages bizarres ne sont pas dans tous les romans ni sur la scène. La littérature, sans doute, a ses travers; mais ce monde a des folies qui n'appartiennent ni aux vers ni à la prose; et pour rire d'une sottise, il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit imprimée. Je laisserai volontiers en paix la prose de nos écrivains et tous les alexandrins du monde pour rire avec vous des prétentions d'un fat ou de la ridicule présomption d'un sot. Vous le dirai-je, d'ailleurs, M. l'Hermitte? Rien n'annonce mieux que la société a repris son allure et son équilibre que ces sortes de peintures: elles sont comme ces figures de géométrie qui annonçaient à Robinson Crusoé qu'il était venu des hommes dans son île. De même qu'on ne peut retracer le tableau d'un paysage au milieu d'un tremblement de terre, il est des nuances délicates dans les mœurs qu'on ne peut saisir au milieu des révolutions: les ridicules ne se montrent point dans l'agitation et le trouble; ils ne se laissent apercevoir qu'au moment où l'orage a tout-à-coup cessé de gronder sur l'horizon politique: je suis tenté de les comparer, permettez-moi cette image un peu singulière, à cet oiseau de bon augure qui revint dans l'Arche pour annoncer que le déluge était fini.

Continuez donc à les peindre; parlez-nous souvent de Paris, de ses mœurs, et faites revivre parmi nous cet ingénieux *Spectateur* qui, comme vous, écrivit dans un tems où la paix succédait à de longs orages.

Q***.

Paris, le 1er novembre.

Monsieur, vous vous êtes élevé, il y a quelques mois, avec autant de raison que de gaieté, contre cette folie endémique qui s'est tout-à-coup emparée du cerveau de nos dames, et a remis en crédit, chez le peuple le plus éclairé, dans la première ville du monde, les sorcières et les diseuses de bonne aventure; mais votre joyeuse critique n'a eu d'autre succès que de discréditer la pythonisse du faubourg Saint-Germain, sans désabuser sur son art nos belles et crédules concitoyennes. Cette maladie, comme toutes les autres, a ses paroxismes; nous voilà dans la crise. Ce n'est plus seulement à l'avenir dévoilé par les cartes que nos dames ajoutent foi, mais aux spectres, aux revenans, aux vampires, et surtout aux songes. Une femme, d'ailleurs de beaucoup d'esprit, achève en ce moment un livre où elle prouve, par des faits et des autorités incontestables, que les songes ne sont autre chose que le pressenti-

ment de l'avenir, et que l'art de les expliquer est un art tout aussi positif que la médecine. Cette dame avoue, cependant, qu'il y a songes et songes, et qu'ils ne méritent pas tous une égale confiance. Son livre a pour épigraphe ces vers du sixième livre de l'*Enéide* :

*Sunt geminæ Somni portæ: quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris;
Altera, candenti perfecta nitens elephanto;
Sed falsa ad cælum mittunt insomniâ manes.*

« Il y a aux Enfers deux portes appelées *les portes du Sommeil*: l'une de *corne*, et c'est par là que sortent les songes véritables; l'autre, d'*ivoire*, donne passage aux illusions trompeuses. »

Le mari de cette dame, ayant rêvé qu'elle était infidèle, lui demanda plaisamment par quelle porte était sorti son rêve.

Deux femmes qui se rencontrent le matin ne se demandent plus: Comment vous portez-vous? mais, *qu'avez-vous rêvé cette nuit?* Cette espèce de superstition a réveillé tous ces vieux préjugés ridicules dont le bon sens avait fait justice. Le sel qui tombe sur la table, le couteau et la fourchette en croix sur l'assiette, la treizième personne qui survient à dîner, font pâlir de nouveau plus d'une maîtresse de maison; et je connais une très-riche et très-belle dame qui ne se mettrait pas en route

un vendredi, quand il s'agirait de sauver la vie à son époux. Je vous prévient des progrès du mal; c'est à vous d'y apporter le remède, et je n'en connais pas d'autre que le ridicule.

J'achevais la lecture de cette lettre, lorsqu'on m'en a remis une autre, à peu près sur le même sujet.

Paris, le 18 novembre.

Monsieur, quoique né sur les rives du Tage, je suis presque aussi gai que si j'avais vu le jour sur les bords de la Seine; et je suis tout-à-fait de l'avis du philosophe abdéritain, qui définit l'homme *un animal riant*. Cette disposition d'esprit, si peu naturelle à mes compatriotes, m'a déterminé de bonne heure à quitter mon pays, et à venir me fixer chez un peuple dont quelqu'un a dit: »Le jour même de la fin du monde, les Français mettront cet événement en vaudevilles, et danseront sur les ruines de la terre aussi long-tems qu'il s'en trouvera un morceau assez grand pour y former une contredanse.« Il y a dix ans que je suis à Paris, et que je m'aperçois qu'on a fort exagéré, sinon la gaieté des Français en général, du moins celle des Parisiens. Cette observation n'est pas nouvelle pour vous, Monsieur, qui la faites remonter à Julien le philosophe (que quelques-uns s'obs-

tinent à surnommer l'*apostat* ; mais vous n'avez point assez dit que cette gravité, disons mieux, que cette mélancolie du caractère parisien faisait chaque jour des progrès remarquables, et qu'ils étaient surtout sensibles dans la classe la plus élevée ; vous n'avez point dit que la plupart des conversations ne roulaient aujourd'hui que sur les apparitions nocturnes, sur les revenans, ou tout au moins sur les voleurs ; que, dans la société, les grands succès n'étaient plus réservés à l'esprit, au talent, à la figure, à la naissance, mais à l'art de conter ce qu'on appelle des *histoires* (c'est-à-dire des contes), art qui se borne à raconter les choses les plus invraisemblables avec toute l'apparence de la conviction, en fermant d'avance la bouche aux gens incrédules, mais honnêtes, par cette préparation oratoire : » Ce que je vais vous raconter, je l'ai vu. « On ne se borne plus à ces vieilles histoires qui se ressemblent toutes, et dont la transition banale est toujours : *C'est comme, etc...* Maintenant c'est un événement de la veille, du jour, du moment même, que l'on débite, et que l'on fait circuler dans Paris avec la rapidité de la matière électrique : tantôt c'est un général dont six hommes enveloppés de manteaux noirs ont arrêté la voiture au milieu de la nuit, pour avoir le plaisir de se colleter avec ses gens ; tantôt c'est une main invisible qui abat toutes les nuits, sur le Pont-

Neuf, la boutique d'une marchande d'oranges. Quand, par hasard, le fond de l'aventure est véritable, on y ajoute une foule de détails, de circonstances romanesques, qui la dénaturent entièrement, et font révoquer en doute la vérité elle-même.

Ne pourriez-vous donc pas, Monsieur, quand l'occasion s'en trouvera, attaquer une manie destructive de toute conversation, et dont le plus grave inconvénient n'est peut-être pas de fausser le jugement et l'imagination de la jeunesse, si attentive à ces sortes de récits?

J'ai l'honneur d'être, etc.

LA LOTERIE.

There should be no endeavour where is no reasonable hope.

ROSCOMMON.

Il ne devrait pas y avoir d'efforts là où il n'y a pas d'espérance raisonnable.

Nro. XXII. — 7 décembre 1811.

Je connais un habitué de la Comédie-Française et de tous les salons de Paris qui déclare hautement, au risque de se compromettre par son audace, qu'il trouve du talent à Racine. En vain cherche-t-on à lui faire entendre poliment qu'une pareille assertion ne peut guère se passer de l'épithète de *niaise*; il prend pour une réfutation du fait tout ce qu'on lui dit sur la manière dont il l'énonce, et ne manque jamais d'en revenir, avec entêtement, à cette conclusion: *Vous aurez beau dire, mais ce Racine a du talent.* Dût-on m'affubler du même ridicule, je répète assez vo-

lontiers que c'est une charmante invention que la mythologie;

*Que les Athéniens étaient un peuple aimable ;
Que leur esprit m'enchanté , et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable.*

Je me souviens que, dans ma première jeunesse, le livre que j'aimais le plus, après *Robinson Crusoe*, c'était celui de l'abbé Banier, où il expose, où il explique ces emblèmes ingénieux au moyen desquels les anciens donnaient, en quelque sorte, une ame à tous les êtres, un corps à toutes les pensées. Ces souvenirs de collège me revenaient il y a quelques jours à l'imagination, en examinant un très-joli dessin de Gravelot, où la *Fortune* est représentée avec tout le charme des attributs que donnent à cette déesse les médailles d'Adrien, de Commode et d'Antonin. Il y a loin de ces charmantes allégories aux plats rébus que présentent les jetons de la plupart de nos maisons de jeu, sur lesquels on voit pour emblème un *cygne*, et pour exergue : *Sit fortunæ signum!* Quelle pitié! On n'objectera peut-être que messieurs les banquiers de jeu ne sont pas obligés d'avoir autant d'esprit et d'imagination qu'Homère, Hésiode ou Ovide; mais ils pourraient du moins avoir le

bon sens de ce fermier-général qui achetait tout fait

L'amour qu'il ne pouvait pas faire.

Il est plaisant que ces réflexions sur la fortune me soient venues dans l'esprit le jour où je devais être témoin d'un de ses plus bizarres caprices. Cette petite aventure particulière fait partie d'un tableau général; elle peut amuser mes lecteurs; je vais la leur conter, en les priant de n'en point chercher la morale dans le dénoûment.

J'ai un domestique doué, entre autres qualités, d'une exactitude si rigoureuse, qu'on pourrait, au besoin, s'en servir en mer comme d'un *garde-tems*, pour trouver les longitudes. Il a coutume d'entrer dans ma chambre à sept heures précises pour faire mon feu: mardi dernier, il ne vint qu'à sept heures et demie; j'en conclus qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire: on va voir que je ne me trompais pas. Je demande la permission de prendre un moment la forme du dialogue pour rendre notre entretien dans toute sa naïveté. » Vous êtes en retard, Paul; que vous est-il donc arrivé? — C'est que je cherche depuis une demi-heure comment je m'y prendrai pour annoncer à Monsieur..... — Quoi donc? — Que je le

quitte. — Et la raison ? — C'est que je vais me marier avec la fruitière notre voisine. — Mais vous n'avez rien ni l'un ni l'autre ? — Pardonnez-moi, Monsieur, nous avons mis à la loterie. — C'est une chance de plus que *Jeannot*, qui croyait pouvoir y gagner sans y mettre ; mais ce n'est pas encore là ce qu'on appelle du bien au soleil. — Monsieur aurait bien raison si la voisine n'avait pas rêvé de *loups et d'eau bourbeuse*, après avoir mangé avec moi un civet de lièvre, circonstances qui indiquent, d'une manière infallible, la sortie des nr. 3, 6 et 1, sur lesquels nous avons mis un terne sec de 6 fr. : ce terne, d'après le calcul du buraliste, doit nous produire 55,000 francs, dont la moitié forme la dot de ma femme, et l'autre mon patrimoine. Chacun de nous prend cinq ou six mille francs sur sa part pour acheter un petit fonds de limonadier que nous avons en vue, et que Monsieur voudra bien achalander en disant un petit mot, dans son *Bulletin*, de mon talent pour faire des glaces. « J'interrompis mon homme pour lui réciter la fable du *Pot au lait* ; mais, tout en se moquant des folles espérances de la laitière qui fonde sa fortune sur un si fragile appui, il ne concevait pas que j'élevasse un doute sur la sortie d'un terne annoncé non-seulement par le rêve de *loups et d'eau bourbeuse*, mais par la

rencontre qu'il avait faite, en allant au bureau de loterie, d'un fiacre numéroté 615, où se trouvent les nombres 5, 6 et 1. Je voulus prouver à ce pauvre garçon qu'il était la dupe du préjugé le plus ridicule; je l'assurai que tous les médecins (excepté le docteur Pedro Rezi, médecin de l'île de Barataria, dont Sancho était gouverneur) lui déclareraient que la chair de lièvre n'a point de vertu prophétique; qu'il n'y avait rien de commun, du moins dans le sens où il l'entendait, entre les loups, l'eau bourbeuse et la loterie: je ne parvins pas même à lui faire comprendre qu'il était prudent de remettre après le tirage à s'occuper d'achats et de préparatifs qui supposaient le gain du terne sec. Sa confiance me parut si fermement établie, j'avais si peu de chose à répliquer pour l'instant à la réponse qu'il faisait à mes objections: »Monsieur verra si je ne gagne pas,« que désespérant de le ramener à la raison, je voulus m'amuser, jusqu'au bout, de sa folie. C'était le lendemain jour du tirage de la loterie; je me promis d'y assister. Pour donner à ma curiosité une occasion et non pas un intérêt de plus, j'entrai par la porte *honteuse*, dans un bureau de loterie de la rue du Faubourg-Montmartre, à l'enseigne des *Cornes d'Abondance*. Deux jeunes filles s'y occupaient à tresser, avec des faveurs roses, des

guirlandes de feuilles de chêne : trois *clarinettes* et la *grosse caisse* de la section buvaient dans un coin, à compte sur le produit des fanfares, tandis qu'un gros garçon, d'un air capable, décorait, avec les guirlandes de ces demoiselles, le cadre du tableau qui devait renfermer les sommes gagnées et les numéros sortis. Après avoir pris et payé un billet *tout fait*, d'un petit écu, dont la *bonté* me fut garantie par une de ces jeunes filles qui me le choisit elle-même, je pris mon chemin vers la rue Neuve-des-Petits-Champs, en faisant la réflexion qu'il n'est point d'état qui n'ait son charlatanisme. La foule m'annonça que j'approchais du temple de la Fortune. Un moraliste de mauvaise humeur n'aurait pas manqué de tirer un beau mouvement oratoire de la position de ce temple auprès d'un égout ; moi, je me souvins des beaux vers d'Horace sur la déesse d'Antium, et je marmottai dans mes dents :

*O diva gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos.*

Au bout d'une ruelle étroite, j'entraî dans une cour peu spacieuse, dont l'un des côtés pré-

sente un vaste fronton servant de couronnement à une grande porte dans le style antique. Le tympan du fronton renferme un encadrement destiné à faire paraître au dehors les numéros sortis, à mesure qu'ils sont proclamés dans la salle: c'est devant cette porte qu'une foule de commissionnaires s'assemblent pour copier les listes qu'ils vont colporter dans toutes les rues de Paris, en attendant que les bureaux les fassent officiellement connaître. Parvenu dans la grande salle avec beaucoup de peine, j'aperçus mon domestique à l'autre extrémité; mais il me fut impossible de me faire jour jusqu'à lui. Pour tirer parti de ma position, en attendant la cérémonie, je n'avais rien de mieux à faire que d'écouter ce qui se disait autour de moi: toutes les conversations avaient pour objet le motif qui avait déterminé la mise de chacun de mes voisins. Celui que j'avais à ma droite était, à ce qu'il m'apprit lui-même, un honnête bonnetier de la rue aux Ours, qui mettait depuis deux ans à la loterie avec l'intention d'en employer les bénéfices à l'établissement d'un magasin de nouveautés dans la rue Vivienne. A ma gauche, se trouvait une jeune et jolie ouvrière en linge, qui fondait sur son gain l'espoir d'ouvrir une boutique de modes sous les galeries de bois, au Palais-Royal. A quelques pas de là, un grand

homme sec, qu'à sa tournure seule j'aurais reconnu pour un joueur de profession, se plaignait d'avoir dérangé une *martingale* qui lui rapportait un louis par jour, pour suivre le 77 qui compte 118 tirages de *vieillesse*: il dissertait si vivement sur les *séries* et les *intermittences*, qu'il me fut impossible de savoir pourquoi une grosse femme qui se trouvait devant lui était sur le point de se prendre aux cheveux avec une de ses voisines, lorsqu'un signal annonça le moment du tirage et fit cesser le tumulte.

Deux domestiques en livrée ouvrirent une porte qui sert de clôture à une espèce de théâtre; c'est là que vinrent se placer les oracles du hasard. Un enfant, vêtu en bleu, avec une ceinture rouge, les yeux bandés, et d'un aspect tout-à-fait mythologique, fut exhaussé sur une table, à côté d'une énorme roue de fortune, ornée de glaces entre ses rayons; il tira successivement les 90 numéros: dépliés l'un après l'autre, nommés à haute voix, montrés au public, et renfermés dans des étuis de carton de même forme et de même poids, on les fit rejeter par un autre enfant dans une roue semblable à la première. Ces préliminaires achevés, le tirage commença, et le silence le plus absolu régna tout-à-coup dans cette tumultueuse assemblée. Les cinq numéros gagnans furent tirés l'un après

l'autre, et répétés au même instant et comme par magie, dans un bas-relief, à l'autre extrémité de la salle. Chaque sortie excitait un murmure où l'on distinguait deux parties, comme dans un chœur d'opéra : celle de l'espoir déçu, dans le genre chromatique, et celle de l'espoir réalisé, sur un mode vif et brillant. C'est là qu'un peintre doit venir observer la nature, étudier tous les mouvemens, toutes les expressions dont la face humaine est susceptible. Parmi tant de figures décomposées par la tristesse, j'étais curieux surtout d'examiner celle de mon ambitieux valet. Je n'avais pas fait grande attention aux numéros sortis : qu'on juge de ma surprise en voyant arriver mon homme, de sa nature très-lourd et très-sérieux, la figure rayonnante de joie, et gambadant comme un fou, avec une petite femme toute ronde qui pendait à son bras ! Par un de ces hasards qui déconcertent pour long-tems toutes les règles de la prudence, tous les raisonnemens de la sagesse, il avait gagné son terne et fait fortune. J'étais encore d'humeur à lui faire un sermon, mais il n'était plus d'humeur à l'entendre ; je me bornai à le féliciter d'avoir été plus heureux que sage. Les acclamations le suivirent dans la rue ; la fanfare l'attendait à la porte de sa prétendue, chez laquelle il donna le soir même un souper où le civet de lièvre ne

fut pas oublié, comme on peut croire. Paul est un honnête homme, son bonheur me réjouit; mais j'aurais désiré qu'il le dût à d'autres circonstances.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

La manie des paradoxes menace d'envahir notre littérature; et, pour peu que cela continue, on en viendra bientôt à soutenir, comme le Cléon de la comédie du *Méchant*, que rien n'est vrai sur rien. Jusqu'ici l'on s'était imaginé que la mythologie des Grecs était une source inépuisable d'images riantes et gracieuses; que l'Amour et son bandeau, Vénus et sa ceinture, les Grâces, les Nymphes et les Muses, offraient à l'imagination une galerie de tableaux enchanteurs: l'année dernière un auteur, connu par beaucoup d'autres romans, nous a prouvé en *arabesques* que les Athéniens étaient le peuple le plus mélancolique de la terre, et que ses fables sont ce qu'il y a de plus triste au monde. Nous avons tous été élevés dans la conviction que la Chine était un pays civilisé de tems immémorial; on assure aujourd'hui que la nation chinoise ne remonte pas au-delà du tems des Croisades.

Bacon, Montaigne, Locke, J.-J. Rousseau, et autres gens de cette espèce, qui ont écrit sur l'é-

ducation des enfans, sont tous partis du principe qu'il fallait, autant que possible, instruire l'enfance en l'amusant, et, pour nous servir des propres mots de l'auteur des *Essais*, *emmieller les bords* du vase que l'instituteur lui présente. Ecoutez certains docteurs du jour; cette méthode n'est bonne qu'à propager l'ignorance et la sottise: avant de prendre un parti, informons-nous d'un procédé qu'on a suivi pour leur éducation. Quoi qu'il en soit, les auteurs de toutes ces belles découvertes, n'atteindront jamais, en fait de paradoxes, à la célébrité de Linguet, qui fit un livre pour prouver que Tibère était le meilleur des princes, et que le pain était le plus dangereux des poisons.

— Saint-Foix observe, dans ses *Essais sur Paris*, qu'en 1760 la femme d'un libraire faisait ses couches dans la salle de bain de Diane de Poitiers, et qu'un procureur au Châtelet se trouvait logé trop à l'étroit dans l'hôtel d'un garde-sceaux. De pareils rapprochemens sont curieux; et de nos jours des recherches semblables pourraient être plus amusantes encore. Il n'est pas sans intérêt de savoir que c'est dans la maison où se trouve en ce moment établie la Redoute de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, qu'est morte empoisonnée Jeanne d'Albret, mè-

re de notre bon et grand Henri IV, que l'hôtel de Colbert, rue des Rats, est occupé en entier par un imprimeur; que l'hôtel où est mort le connétable Anne de Montmorenci est aujourd'hui consacré aux bureaux des Droits-Réunis.

CORRESPONDANCE.

Nro. XXIII. — 13 décembre 1811.

AUX RÉDACTEURS DE LA GAZETTE DE FRANCE.

Paris; 10 décembre 1811.

SANS habiter un désert ou quelque lieu retiré; sans même quitter le centre de Paris, Messieurs, je n'avais plus de communication avec le monde que par la *Gazette*, qui m'apprenait assez exactement ce qui se passait en Europe, et ce que les sciences ou les lettres offraient de nouveau et d'important. Aujourd'hui, elle a pris à mes yeux un nouvel intérêt: on m'y parle de cette société où j'ai brillé à mon tour, de ces mœurs que j'ai peut-être jugées avec trop de passion et de préjugés, de ces usages que j'ai oubliés, de ces modes dont j'ai vu se dé-

rouler le cercle brillant; et c'est un Hermite qui observe et qui peint tout cela avec autant de charme que de vérité. Il est au port, il regarde les flots sans avoir l'air de s'en soucier ni de les craindre. Il me reporte quelquefois aux jours de ma jeunesse; et si je ne puis reconnaître ses habitudes actuelles, je ne peux du moins me méprendre aux détails qu'il me donne sur sa vie passée. Nous avons connu les mêmes personnages, nous avons parcouru les mêmes salons; je pourrais lui dire ses aventures, ce qui n'intéresserait aujourd'hui que lui et moi, quoiqu'il ait été de fort bon ton, pendant quelques années, de faire sa confession générale au public. J'ignore les motifs qui l'ont porté à se faire Hermite. Voici ceux de ma vocation :

Assez indépendant par caractère, et constant par goût, je n'ai su changer ni mes mœurs, ni mes idées, ni mes liaisons, ni mes habitudes; le dirai-je? ni mon costume, lorsque le tems, la mode et mille autres causes, changeaient tout ce qui se trouvait autour de moi: c'était le moyen d'être, en peu d'années, entièrement seul dans le monde. Aussi, peu à peu, me suis-je vu dans une retraite parfaite, que mon caractère, mes goûts, mon âge et ma santé m'ont rendue très-convenable. La société serait devenue pour moi, comme pour votre Hermite, un spectacle dont je pourrais ju-

ger impartialement les scènes et les acteurs, sans un petit inconvénient qui m'empêche de diriger à mon gré mes observations. Je suis goutteux, par conséquent souvent impotent, et jamais bien alerte. Quarante-deux verres d'eau chaude que j'ai avalés n'ont pas même changé la goutte de place, et j'ai eu besoin de quelques restaurans pour mon estomac; mais enfin, décidé à vivre avec mon ennemi, j'ai résolu du moins de profiter de mon isolement et de mon incognito pour me placer au milieu de ce tumulte que forme la société dans les grandes villes. Bien sûr d'être seul partout, j'ai voulu seulement apercevoir de ma solitude le plus grand nombre possible de scènes diverses, de mœurs différentes, de tours variés; et, ne pouvant étendre mes pèlerinages loin de mes foyers, j'ai choisi le lieu de mes méditations au milieu du parterre de l'Opéra. C'est là, Messieurs, que depuis quarante ans (car j'ai été vieux de bonne heure) je vois continuellement passer sous mes yeux des modes, des usages, des scènes, un luxe, des arts, des manies, qui changent sans cesse, et qui me surprennent quelquefois par leur singularité. En effet, ce qui se passe sur le théâtre n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on y voit; le grand foyer diffère du foyer des acteurs; les coulisses ne sont pas habitées par le même peuple que les corri-

dors ; le ton , la politesse , les manières , ne ressemblent pas aux premières et aux quatrièmes ; il y a des usages , un maintien , pour le balcon , qui ne sont plus ceux du parterre ou du paradis ; la sortie de l'Opéra offre un spectacle différent des entr'actes ; la loge de l'actrice voit d'autres scènes que la loge à l'année ; partout les ridicules , l'esprit et les caractères ont des nuances marquées , et de ces nuances-là quelques-unes valent la peine qu'on les observe. Croyez-moi , Messieurs , lorsqu'il sagit de noter des travers ou de faire la satire des manières et des ridicules , ce n'est pas au loin qu'il faut aller chercher une abondante récolte , et chacun peut s'écrier :

O fortunatos nimium sua si bona norint!

Et ces arts et ce luxe qui étalent leurs prestiges sur cette magnifique scène , n'ont-ils rien qui mérite d'être remarqué sous quelques rapports généraux , étrangers à telle ou telle représentation ? Autrefois je parcourais , avec la curiosité et l'ardeur de la jeunesse , cette forêt de machines que j'ai vu bien perfectionner depuis le tems où l'on poussait à la main , et une à une , des coulisses qui ressemblaient à des feuilles de paravent. L'Opéra a ses arts comme ses modes , sa politique et ses révolutions. N'ai-je pas été

aussi le témoin des terribles divisions qui se sont élevées entre les partisans de Lulli et de Rameau, entre ceux de Gluck et de Piccini? Enfin, Messieurs, les années et un long séjour m'ont fait connaître la carte de ce pays, plus singulier qu'on ne pense. J'y conduirai quelquefois vos lecteurs, si l'impression de cette lettre dans votre journal m'annonce que mon offre n'est pas rejetée.

J'ai l'honneur, etc.

LE SOLITAIRE DE L'OPÉRA.

J'ai reçu, à quelques jours de distance, deux lettres qui prouvent à quel point le champ de la dispute est vaste, et le peu d'espoir qu'il y a de rapprocher certains esprits: l'une de ces lettres servira de réponse à l'autre.

Paris, 4 decembre.

Monsieur, il faut que vous soyez doué d'un beau sang-froid, ou retenu par de bien misérables considérations, pour ne pas vous élever avec plus de force et de courage contre ce débordement d'ignorance, de sottise et de mauvais goût, dont la France est en grande partie submergée: est-ce assez de quelques épigrammes,

plus ou moins innocentes, pour faire justice du charlatanisme et de l'orgueil de nos prétendus savans, de l'abondante stérilité de nos artistes, de la dégradation de nos gens de lettres, de la bêtise insolente de leurs protecteurs, en un mot, de l'abrutissement général vers lequel on s'achemine, et où nous serions, depuis vingt ans, irrévocablement plongés, sans le secours d'un bras puissant qui retarde notre chute ? Dans l'empire des arts, le génie, l'enthousiasme, le talent même, est éteint; si j'ouvre le livre nouveau le plus vanté, la première chose que j'y découvre, c'est le motif particulier qui l'a fait écrire, et le but intéressé que l'auteur s'y propose. Si le désœuvrement me conduit au théâtre, je vois que rien n'est au-dessous des pièces modernes qu'on y représente, si ce n'est la maladresse des acteurs qui les jouent, la stupide patience du public qui les écoute. Si je jette les yeux sur les monumens de nos arts, je gémis de penser qu'en attestant aux siècles à venir la grandeur et la magnificence du prince sous le règne et par les ordres duquel de si grands travaux ont été entrepris, ils déposeront en même tems de la médiocrité présomptueuse et du mauvais goût de nos artistes. Tranchons le mot : il n'y a plus d'artistes; tout

est artisan, depuis le mathématicien qui prétend que la toise du menuisier doit remplacer les plus sublimes formules de Kepler ou de Newton; jusqu'à ce journaliste qui n'a d'opinion qu'après avoir consulté le registre de ses abonnés. Le domaine des sciences et des lettres est envahi par une nuée d'agioteurs rimant, chantant, peignant, chiffrant, qui spéculent tantôt sur un problème d'algèbre, et tantôt sur un couplet de chanson; et l'on se plaint de la critique amère!!!...

J'ai l'honneur d'être, etc.

TH. FL.

Paris, 9 décembre.

Eh! Monsieur, au lieu de vous amuser à critiquer tel ou tel usage innocemment ridicule, tel ou tel abus dont vous oubliez trop souvent de rechercher les avantages, ne devriez-vous pas nous faire justice de cette manie de dénigrement qui semble s'être emparée de tous les cerveaux à la fois? Comment se fait-il que, parmi vous autres barbouilleurs de papier à la feuille, il ne s'en trouve pas un qui preune la tâche honorable de redresser ce travers de l'es-

prit parisien, et de prouver que l'époque où nous vivons est, je ne dis pas seulement la plus glorieuse, on ne trouverait pas de contradicteurs, mais, à tout prendre, la plus remarquable à ne l'envisager même que sous le rapport des progrès de la civilisation, des lettres et des arts? Cette rage de tout fronder a passé des journaux dans les salons, des salons dans les boutiques; et si les étrangers veulent nous prendre au mot, ils peuvent, à l'exemple du Livonien Kotzebüë, nous regarder comme le peuple le plus ignorant, le plus futile, et même le plus triste de l'Europe. Il est de fait cependant (et c'est cela qu'il faudrait avoir le courage de dire) que la France jouit, au tems où nous vivons, d'un honneur qu'on a pu lui contester à toute autre époque, celui de primer également dans les armes, dans les sciences, dans les arts et dans les lettres. Nous pouvons être, à quelques égards, au-dessous de nous-mêmes, mais nous sommes encore au-dessus des autres. On a beaucoup crié contre quelques philosophes de l'autre siècle, et on leur a prodigué l'épithète de *mauvais Français*, parce qu'ils reconnaissent la supériorité de nos voisins en quelques points de leur législation; parce qu'ils faisaient l'éloge de quelques institu-

tions étrangères que nous avons adoptées depuis ; mais ces mêmes hommes , ces Montesquieu , ces Voltaire , qui avaient acquis à tant de titres le droit de gourmander leurs concitoyens , sont eux-mêmes la preuve de cette supériorité qu'ils contestaient quelquefois à leur patrie : leur plume , comme la lance d'Achille , guérit la blessure qu'elle fait. Il n'en est pas ainsi des chefs de nos frondeurs modernes : quand ils assurent que l'esprit et le goût deviennent chaque jour plus rares , on ne peut les opposer à eux-mêmes ; ils sont bien sûrs de convaincre ceux qui ne lisent que leurs écrits , et c'est malheureusement le plus grand nombre. De grâce , Monsieur , vous , en qui j'ai surpris quelquefois des mouvemens de franchise et de justice , prenez en main la défense de votre siècle et de la vérité ! Est-il donc si difficile ou si dangereux de démontrer par les faits que les sciences n'ont jamais brillé d'un plus grand éclat ; que la France est aujourd'hui la seule patrie des arts ; que si les lettres ne comptent qu'un très-petit nombre de ces esprits du premier ordre dont la nature s'est montrée de tout tems avare , elles citent , dans tous les genres , des noms dont elles s'honorent ; que le luxe , ce besoin des grands états , n'a jamais été dirigé par

plus ou moins innocentes, pour faire justice du charlatanisme et de l'orgueil de nos prétendus savans, de l'abondante stérilité de nos artistes, de la dégradation de nos gens de lettres, de la bêtise insolente de leurs protecteurs, en un mot, de l'abrutissement général vers lequel on s'achemine, et où nous serions, depuis vingt ans, irrévocablement plongés, sans le secours d'un bras puissant qui retarde notre chute ? Dans l'empire des arts, le génie, l'enthousiasme, le talent même, est éteint; si j'ouvre le livre nouveau le plus vanté, la première chose que j'y découvre, c'est le motif particulier qui l'a fait écrire, et le but intéressé que l'auteur s'y propose. Si le désœuvrement me conduit au théâtre, je vois que rien n'est au-dessous des pièces modernes qu'on y représente, si ce n'est la maladresse des acteurs qui les jouent, la stupide patience du public qui les écoute. Si je jette les yeux sur les monumens de nos arts, je gémiss de penser qu'en attestant aux siècles à venir la grandeur et la magnificence du prince sous le règne et par les ordres duquel de si grands travaux ont été entrepris, ils déposeront en même tems de la médiocrité présomptueuse et du mauvais goût de nos artistes. Tranchons le mot : il n'y a plus d'artistes; tout

est artisan, depuis le mathématicien qui prétend que la toise du menuisier doit remplacer les plus sublimes formules de Kepler ou de Newton; jusqu'à ce journaliste qui n'a d'opinion qu'après avoir consulté le registre de ses abonnés. Le domaine des sciences et des lettres est envahi par une nuée d'agioteurs rimant, chantant, peignant, chiffant, qui spéculent tantôt sur un problème d'algèbre, et tantôt sur un couplet de chanson; et l'on se plaint de la critique amère!!!...

J'ai l'honneur d'être, etc.

TH. FL.

Paris, 9 décembre.

Eh! Monsieur, au lieu de vous amuser à critiquer tel ou tel usage innocemment ridicule, tel ou tel abus dont vous oubliez trop souvent de rechercher les avantages, ne devriez-vous pas nous faire justice de cette manie de dénigrement qui semble s'être emparée de tous les cerveaux à la fois? Comment se fait-il que, parmi vous autres barbouilleurs de papier à la feuille, il ne s'en trouve pas un qui preune la tâche honorable de redresser ce travers de l'es-

prit parisien, et de prouver que l'époque où nous vivons est, je ne dis pas seulement la plus glorieuse, on ne trouverait pas de contradicteurs, mais, à tout prendre, la plus remarquable à ne l'envisager même que sous le rapport des progrès de la civilisation, des lettres et des arts? Cette rage de tout fronder a passé des journaux dans les salons, des salons dans les boutiques; et si les étrangers veulent nous prendre au mot, ils peuvent, à l'exemple du Livonien Kotzebuë, nous regarder comme le peuple le plus ignorant, le plus futile, et même le plus triste de l'Europe. Il est de fait cependant (et c'est cela qu'il faudrait avoir le courage de dire) que la France jouit, au tems où nous vivons, d'un honneur qu'on a pu lui contester à toute autre époque, celui de primer également dans les armes, dans les sciences, dans les arts et dans les lettres. Nous pouvons être, à quelques égards, au-dessous de nous-mêmes, mais nous sommes encore au-dessus des autres. On a beaucoup crié contre quelques philosophes de l'autre siècle, et on leur a prodigué l'épithète de *mauvais Français*, parce qu'ils reconnaissent la supériorité de nos voisins en quelques points de leur législation; parce qu'ils faisaient l'éloge de quelques institu-

tions étrangères que nous avons adoptées depuis; mais ces mêmes hommes, ces Montesquieu, ces Voltaire, qui avaient acquis à tant de titres le droit de gourmander leurs concitoyens, sont eux-mêmes la preuve de cette supériorité qu'ils contestaient quelquefois à leur patrie: leur plume, comme la lance d'Achille, guérit la blessure qu'elle fait. Il n'en est pas ainsi des chefs de nos frondeurs modernes: quand ils assurent que l'esprit et le goût deviennent chaque jour plus rares, on ne peut les opposer à eux-mêmes; ils sont bien sûrs de convaincre ceux qui ne lisent que leurs écrits, et c'est malheureusement le plus grand nombre. De grâce, Monsieur, vous, en qui j'ai surpris quelquefois des mouvemens de franchise et de justice, prenez en main la défense de votre siècle et de la vérité! Est-il donc si difficile ou si dangereux de démontrer par les faits que les sciences n'ont jamais brillé d'un plus grand éclat; que la France est aujourd'hui la seule patrie des arts; que si les lettres ne comptent qu'un très-petit nombre de ces esprits du premier ordre dont la nature s'est montrée de tout tems avare, elles citent, dans tous les genres, des noms dont elles s'honorent; que le luxe, ce besoin des grands états, n'a jamais été dirigé par

un goût plus pur, et appliqué à de plus nobles objets; enfin que. dans toutes les branches de la civilisation, les progrès sont tels que, ne pouvant en nier l'évidence, on a pris le parti d'en contester les avantages? Voilà, Monsieur, un emploi vraiment digne de vous: je ne puis vous répondre que cette manière d'envisager les choses augmente beaucoup le nombre de vos lecteurs, mais elle augmentera du moins la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

L. DE SAINT-EM....

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Si l'on [é]coute certains réformateurs, Paris serait bientôt soumis à une règle aussi sévère que l'ordre de la Trappe: les uns voudraient supprimer les voitures, pour que les gens de pied marchassent plus à leur aise; les autres voudraient que les chevaux n'allassent qu'au pas; ceux-ci désireraient qu'on transformât toutes les rues en canaux; ceux-là se plaignent que les fontaines coulent nuit et jour; quelques personnes, pour avoir eu probablement le menton raslé par une raquette, se déchai-

nent contre les joueurs de volant devant les portes; et l'on va même jusqu'à déclarer la guerre à ces troupes de petits baladins, d'escamoteurs, qui garnissent les boulevards, depuis le temple de la Gloire jusqu'à l' Arsenal, sous prétexte qu'ils retardent la marche de l'homme affairé, qu'ils favorisent l'adresse de quelques filous et les projets de quelques beautés nocturnes. Mais ces légers inconvéniens peuvent-ils balancer, dans une ville immense, les avantages de ces spectacles où des milliers d'individus des classes inférieures de la société trouvent, à si peu de frais, le soir, un délassement à leurs pénibles travaux? Nous ne dissimulerons pas le plaisir que nous trouvons nous-mêmes à nous glisser dans ces groupes de curieux qui se rassemblent autour de ces opérateurs, dont l'un vous offre *une poudre incomparable* pour les dents; l'autre *une pierre à détacher*, qui rendrait à sa couleur première le linceul qui enveloppe une momie égyptienne; un troisième, *une pommade* au moyen de laquelle les cheveux croissent à vue d'œil: *le tout pour la bagatelle de deux sous*. Comment passer sans s'arrêter devant ce rival des Beaumés, des Klaproth, établi depuis quelques jours sur le boulevard Poissonnière? C'est avec le sim-

ple appareil d'une table, d'une bouteille et de quelques verres, que ce chimiste en plein vent vous démontre les propriétés des acides, et qu'au moyen d'une dissolution de tournesol et d'un peu de vinaigre, il tire de la même fiole une liqueur qui prend successivement la couleur du vin, de la bière, du cidre et de l'eau-de-vie. A quelques pas de là, voyez ces deux petites filles qui se sont fait un moyen d'existence de la facilité qu'elles ont acquise de *tourner* une heure sur elles-mêmes avec une incroyable vitesse. Plus loin, c'est une famille entière, depuis le grand-père jusqu'à l'enfant à peine sorti du berceau, qui exécute sur un vieux tapis de Bergame des tours de souplesse dont on s'amuse en frémissant. Joignez à ces baladins l'orgue de Barbarie qui joue la romance du *Jardinier fleuriste*; le physicien qui démontre les propriétés de la bouteille de Leyde; le grimacier qui chante *la Bourbonnaise*; les temples de *Pestum* en bouchons de liège; le vaisseau *le Majestueux* en verres de couleur; les parades, les marionnettes, le mouvement de quatre théâtres et de cent huit cafés éclairés comme des salles de bal, on aura l'idée du spectacle que présentent les boulevards, et l'on ne sera pas de l'avis des humoristes qui

proposent d'en bannir tant d'objets divers qui en font le charme, dans la vue d'en faire une promenade aussi majestueuse et aussi gaie que la grande allée du Luxembourg.

un goût plus pur, et appliqué à de plus nobles objets; enfin que, dans toutes les branches de la civilisation, les progrès sont tels que, ne pouvant en nier l'évidence, on a pris le parti d'en contester les avantages? Voilà, Monsieur, un emploi vraiment digne de vous: je ne puis vous répondre que cette manière d'envisager les choses augmente beaucoup le nombre de vos lecteurs, mais elle augmentera du moins la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

L. DE SAINT-EM....

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Si l'on [é]coute certains réformateurs, Paris serait bientôt soumis à une règle aussi sévère que l'ordre de la Trappe: les uns voudraient supprimer les voitures, pour que les gens de pied marchassent plus à leur aise; les autres voudraient que les chevaux n'allassent qu'au pas; ceux-ci désireraient qu'on transformât toutes les rues en canaux; ceux-là se plaignent que les fontaines coulent nuit et jour; quelques personnes, pour avoir eu probablement le menton rasé par une raquette, se déchai-

nent contre les joueurs de volant devant les portes; et l'on va même jusqu'à déclarer la guerre à ces troupes de petits baladins, d'escamoteurs, qui garnissent les boulevards, depuis le temple de la Gloire jusqu'à l'Arsenal, sous prétexte qu'ils retardent la marche de l'homme affairé, qu'ils favorisent l'adresse de quelques filous et les projets de quelques beautés nocturnes. Mais ces légers inconvéniens peuvent-ils balancer, dans une ville immense, les avantages de ces spectacles où des milliers d'individus des classes inférieures de la société trouvent, à si peu de frais, le soir, un délassement à leurs pénibles travaux? Nous ne dissimulons pas le plaisir que nous trouvons nous-mêmes à nous glisser dans ces groupes de curieux qui se rassemblent autour de ces opérateurs, dont l'un vous offre *une poudre incomparable* pour les dents; l'autre *une pierre à détacher*, qui rendrait à sa couleur première le linceul qui enveloppe une momie égyptienne; un troisième, *une pommade* au moyen de laquelle les cheveux croissent à vue d'œil: *le tout pour la bagatelle de deux sous*. Comment passer sans s'arrêter devant ce rival des Beaumé, des Klaproth, établi depuis quelques jours sur le boulevard Poissonnière? C'est avec le sim-

ple appareil d'une table, d'une bouteille et de quelques verres, que ce chimiste en plein vent vous démontre les propriétés des acides, et qu'au moyen d'une dissolution de tournesol et d'un peu de vinaigre, il tire de la même fiole une liqueur qui prend successivement la couleur du vin, de la bière, du cidre et de l'eau-de-vie. A quelques pas de là, voyez ces deux petites filles qui se sont fait un moyen d'existence de la facilité qu'elles ont acquise de *tourner* une heure sur elles-mêmes avec une incroyable vitesse. Plus loin, c'est une famille entière, depuis le grand-père jusqu'à l'enfant à peine sorti du berceau, qui exécute sur un vieux tapis de Bergame des tours de souplesse dont on s'amuse en frémissant. Joignez à ces baladins l'orgue de Barbarie qui joue la romance du *Jardinier fleuriste*; le physicien qui démontre les propriétés de la bouteille de Leyde; le grimacier qui chante *la Bourbonnaise*; les temples de *Pestum* en bouchons de liège; le vaisseau *le Majestueux* en verres de couleur; les parades, les marionnettes, le mouvement de quatre théâtres et de cent huit cafés éclairés comme des salles de bal, on aura l'idée du spectacle que présentent les boulevards, et l'on ne sera pas de l'avis des humoristes qui

proposent d'en bannir tant d'objets divers qu;
 en font le charme, dans la vue d'en faire une
 promenade aussi majestueuse et aussi gaie que
 la grande allée du Luxembourg.

COLLECTION PORTATIVE
D'OEUVRES CHOISIES
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PUBLIÉE PAR

L'ABBÉ MOZIN,

Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autres
ouvrages destinés à l'étude des langues allemande
et française,

ET PAR

CHARLES COURTIN,

Professeur des Sciences commerciales et des langues
française et allemande; ancien maître à l'institut des
Demoiselles et chef de celui de Commerce à Mannheim.

~~~~~  
SECONDE SÉRIE.  
~~~~~

Quatorzième Livraison.

Stuttgart,
chez Charles Hoffmann,
libraire.

1 8 2 8.

proposent d'en bannir tant d'objets divers qui
 en font le charme, dans la vue d'en faire une
 promenade aussi majestueuse et aussi gaie que
 la grande allée du Luxembourg.

D'OEUVRE

DE LA

L

Auteur de des
 ouvrages des

O

Professeur de
 française et
 Demoiselles de

chez

